


8

L'ÉTÉ TRAGIQUE



Récit des événements survenus à Chauvigny
aux mois de juin, juillet et août 1944

par

JACQUES TOULAT

Maire de Chauvigny

Conseiller général

EDITIONS DES CORDELIERS

Poitiers

1946



6° LK
44590

Jacques TOULAT

Maire de Chauvigny

Conseiller Général

L'Été Tragique

Récit des événements survenus à Chauvigny
au cours de l'été 1944

Préface de

Monsieur VILLENEUVE

Sous-Préfet de Montmorillon

ÉDITIONS DES CORDELIERS

15, rue des Cordeliers
POITIERS

—
1946

00 [k7
44590
L 08983 16-8-46

L'Été Tragique

Recueil des événements survenus à Chongqing
au cours de l'été 1941



CHONGQING
1941

Préface

Vous qui lirez cette plaquette comme je viens de le faire, vous jugerez certainement qu'elle n'a nullement besoin d'une préface.

Comme moi, je suis sûr que vous serez pris par l'atmosphère poignante qui se dégage à la lecture de ces pages, j'allais dire de ce journal de bord.

L'auteur a en effet volontairement écarté de son récit tout effet de style, toute velléité de roman.

Et c'est sans doute cette sécheresse du récit telle qu'elle résulte des notes prises par l'auteur ou par ses compagnons, otages comme lui, qui nous rend si haletants, à sa lecture et nous fait vivre, avec tant d'intensité, ces journées tragiques d'août 1944, dont se souviennent tous les Chauvinois et surtout ceux qui ont eu le triste privilège d'en être les héros involontaires.

C'est là un des épisodes de cette vaste épopée qu'a vécu la France entière au cours de cet été 1944 et il est heureux que la relation puisse en être transmise aux générations futures.

Pour terminer, et c'est la seule raison d'être de cette préface, je voudrais attirer votre attention sur un fait que l'auteur, trop modeste, a omis de

mettre en valeur : c'est le rôle capital joué en ces journées par le Maire de Chauvigny, qui, grâce à son cran magnifique et à son esprit d'abnégation totale, a su affronter et faire céder la brute nazie, et éviter ainsi pour sa cité les horreurs qu'ont connues tant de nos villes et de nos villages.

Vous penserez sûrement comme moi qu'il était nécessaire que cela fût dit, bien que les Chauvinois le sachent depuis longtemps et qu'ils aient déjà su témoigner à leur Maire leur reconnaissance impérissable.

Paul VILLENEUVE,

Sous-Préfet de Montmorillon,
Ancien responsable N. A. P. des
Mouvements Unis de la Résistance.



Avant-Propos

Les évènements du mois d'Août 1944 ne peuvent être compris que situés dans leur atmosphère, c'est à dire placés dans un ordre chronologique qui débute au débarquement pour se terminer à la Libération.

Trois mois seulement, mais inoubliables.

Pour les retracer avec l'intensité voulue il faut également les replacer dans cette atmosphère de lutte pour la libération du territoire qui, dans notre région, s'est dévoilée à la fin de Juin.

Trois mois d'un été particulièrement beau, trois mois d'un été au bout duquel on sentait, non pas un automne, mais un printemps de vie.

Trois mois de douleur, précédant l'enfantement d'une ère nouvelle si impatiemment attendue.

Trois mois d'héroïsme.

Trois mois qui feront de belles pages dans l'Histoire de notre France.

J. T.

Avant-Propos

Les événements de mai à Août 1944 ne furent que
l'aboutissement d'une lutte constante, et ce à une place
dans un ordre chronologique qui laisse au développement
de la pensée à la Liberté.

Tous nos sentiments sont manifestés.

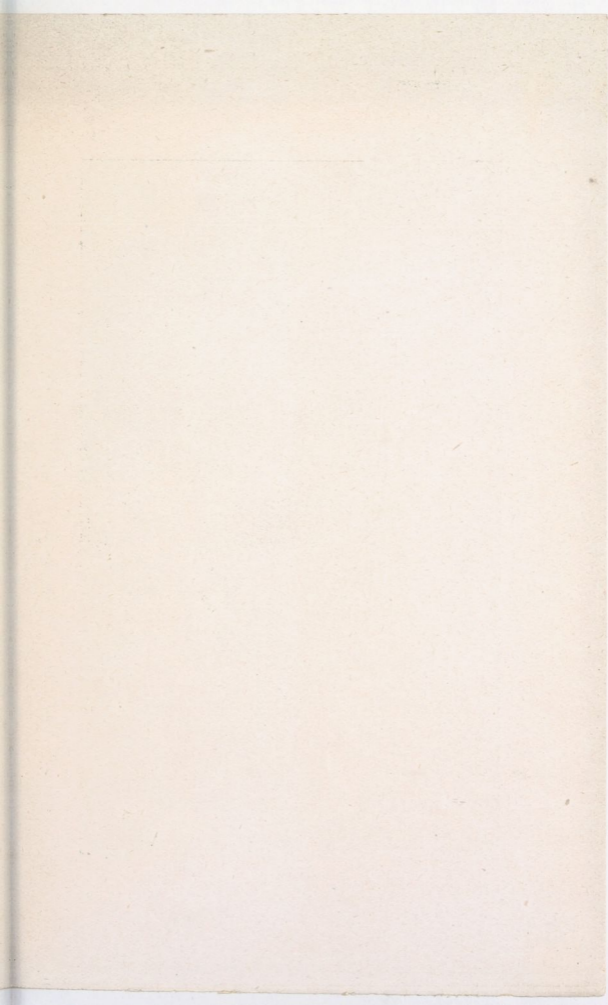
Pour les années avec l'économie, nous n'avons pas
pu les régler dans cette atmosphère de lutte pour la
libération de l'Europe, dans notre région, en dépit
de la loi de Dieu.

Les mois d'un été particulièrement beau, nous ont
été un peu égarés en route, nous en sommes
devenus un peu égarés de ce

Le mot de l'histoire, l'histoire l'histoire, l'histoire
est devenue à l'engagement national.

Tous nos sentiments.

Tous nos sentiments de cette page dans l'histoire
de notre France.





Vue des vieux Châteaux de Chauvigny.

JUIN 1944

||||| ||||| |||||

Les Miliciens

Dès le lendemain du débarquement, un détachement de la Milice arrive à Chauvigny. Il faut y maintenir l'ordre, paraît-il... Le 8 juin, vers 16 heures, des patrouilles sillonnent les rues. Les Chauvinois les regardent avec un sourire à peine dissimulé, car ces « braves » miliciens agissent comme s'ils évoluaient au milieu d'ennemis, ce qui est bien le cas, mais d'ennemis armés, ce qui n'est le fait que d'un petit nombre et qui auront la sagesse de ne pas se découvrir.

Le détachement est commandé par un Chauvinois, L.... (1) qui arbore le grade de chef de centaine adjoint. Bien avant le débarquement, il avait promené, avec une arrogance copiée de ses maîtres, son uniforme abhorré dans les rues de Chauvigny. C'est à cause de sa connaissance particulière du pays, m'a-t-il dit, que ses chefs l'ont envoyé à Chauvigny en lui donnant comme secteur d'opérations un quadrilatère

(1) La désignation du chef milicien par l'initiale L... évite d'entacher le nom porté avec honneur par son frère.

limité à l'est par la Vienne, de Chauvigny à Lussac, et, à l'ouest, par une ligne parallèle allant de Saint-Julien à Tercé.

Pour opérer, les miliciens ne peuvent se contenter de l'unique camion qui les a amenés. Le 9 au matin, L... se présente à la mairie et demande à M. PUSSIOT de lui procurer cinq bicyclettes appartenant à des Juifs. M. Pussiot se retranche derrière sa qualité d'employé et s'en tire en suggérant à L... de venir me voir. Mais celui-ci, qui prévoit une discussion, rédige la lettre suivante qu'il demande à M. Pussiot de me remettre :

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les
« faits suivants : Etant en opération de maintien (*sic*)
« de l'ordre dans le secteur de Chauvigny-Lussac-
« les-Châteaux, et ayant besoin de moyens de trans-
« port, je réquisitionne sur votre commune 5 bicyclet-
« tes en état de marche appartenant à des Juifs, ceci
« en usant du droit que me confère (*sic*) : 1° la situation
« de mon unité ; 2° l'ordre n° 6 d'opération émanant
« du P.C. de la Franc-Garde de Poitiers et me concer-
« nant personnellement.

« Je charge de cette réquisition votre secrétaire de
« mairie, auquel je laisse un bon en règle de réquisi-
« tion.

« Je vous prie, etc... (Signé) L... »

M. Pussiot me rapporte les paroles de L..., celles-ci en particulier : « C'est moi qui commande ici ». Je réponds par la lettre suivante, qui doit être remise à midi :

« En réponse à votre lettre de ce jour, j'ai l'honneur
« de vous informer que je ne peux, en aucune manière,

« autoriser mon secrétaire à s'occuper de la réquisition
« de bicyclettes dont vous l'avez chargé.

« Notre travail à la mairie de Chauvigny est trop
« considérable et d'un ordre trop différent pour que je
« puisse donner satisfaction à votre demande.

« Je vous prie, d'autre part, de vouloir bien noter
« que je n'ai d'ordre à recevoir que de mon supérieur
« hiérarchique.

Le Maire.

A midi, L... se présente chez M. Pussiot et ne cache pas sa colère en lisant ma réponse. Il déclare « qu'il va aller me voir et que ça ne se passera pas comme ça ».

Vers midi et demi, L... arrive. Il entre dans mon bureau, accompagné d'un homme portant deux galons de laine et armé d'une mitraillette. Il ne salue pas, moi non plus. Je les invite à s'asseoir, mais ils demeurent debout : ils y resteront jusqu'à la fin de l'entrevue qui durera trois quarts d'heure. Je m'assieds, car cette position me permettra d'être plus calme. L... paraît très nerveux.

La discussion s'engage. Il s'agit de vélos appartenant à des Juifs. Je réponds que je ne connais pas les Juifs de Chauvigny et encore moins ceux qui possèdent des vélos.

Cependant, il ne m'est pas possible, sur la demande qui m'en est faite, de nier que je connais, au Moulin Milon, M. BERNARD. La distance me fait espérer qu'ils ne feront pas ce voyage pour un vélo. Malheureusement, ils allèrent s'emparer du vélo et, quelque temps après, du propriétaire.

Le ton de L... s'élève : sentant qu'il n'obtiendra rien de plus, il s'en prend à moi directement. Il m'accuse

de n'avoir pas fait apposer à Chauvigny une affiche signée du Chef régional au maintien de l'ordre.

Quelques heures auparavant, je n'en connaissais pas même l'existence et c'est M. Pussiot qui me l'avait apportée pour que je la voie, L... lui ayant fait le même reproche. En fait, je n'allais plus à la Mairie depuis septembre 1943 et l'affiche en question avait, comme toutes les autres reçues par la Mairie, servi, pendant cette disette de papier, à d'autres fins que la propagande.

J'explique donc à L... que j'avais jugé plus opportun de ne pas la faire apposer et que j'étais le seul responsable.

— Pourtant, réplique-t-il, il y a à Chauvigny des gens qui n'ont pas compris ce que sont les terroristes. J'ai été en Savoie et si vous saviez combien, là-bas, les gens nous ont été reconnaissants, combien même ils ont regretté notre départ ! Il n'y a pas encore de terroristes groupés à Chauvigny, mais il y en a à Bellac ; il faudra à quelques Chauvinois une balle dans la peau pour qu'ils comprennent.

Quelques Chauvinois avec une balle dans la peau ! Qu'est-ce à dire ? Il faut que je resserre la discussion pour défendre les Chauvinois.

— En tout cas, ils ne feront pas comme les Savoyards, et quand vous partirez, ils ne vous regretteront pas !

— Je connais mieux que vous l'opinion des Chauvinois et le peuple approuverait des mesures d'assainissement... c'est comme pour le marché noir...

Bienheureuse diversion qui va me permettre de le calmer, je l'espère. En effet, le ton devient moins dur ;

et, pensant aux quelques Chauvinois que je pourrais sauver avant qu'ils « aient une balle dans la peau », je caresse le fauve. Je lui dis que je ferai tout mon possible pour l'aider à rechercher les trafiquants du marché noir.

La discussion se termine donc au mieux. Je me lève et il me serre la main, ainsi que son espèce de caporal.

Ouf !... Il est une heure un quart et je n'ai plus faim.

L'après-midi est calme. Mais au moment de dîner, la voiture de L... s'arrête à nouveau devant ma porte.

Le Chef de centaine adjoint entre avec un air tout victorieux : il y a de quoi !

Dès le lendemain, je relate les faits au Sous-Préfet de Montmorillon :

« Hier soir, vers 7 heures et demie, le chef L... est
« revenu chez moi en me faisant savoir, pour être reçu
« aussitôt, que je serais heureux de savoir le résultat
« de ses entreprises.

« Dans l'après-midi d'hier, les miliciens se sont ren-
« dus à Saint-Martin et ont perquisitionné au domicile
« d'un Juif qui avait quitté le pays : ils ont saisi quel-
« ques denrées consistant en œufs (peut-être trois ou
« quatre douzaines), confitures et pots de graisse. Le
« chef L... venait me faire part de cette action éminem-
« ment efficace pour le maintien de l'ordre, me deman-
« dant de faire distribuer ces denrées aux familles nom-
« breuses de Chauvigny et de porter cette distribution à
« la connaissance du public. J'ai réfléchi à cette affaire
« et le résultat de mes réflexions a été qu'il ne m'était
« pas possible, en conscience, de me prêter à une telle
« action. J'ai donc fait parvenir ce matin au chef L...

« une note aux termes de laquelle je lui annonce ma
« décision de surseoir à la distribution projetée.

« Il y a lieu de remarquer, en effet, que si le marché
« noir, tel que le définissent une conscience droite
« et le service même du Contrôle économique, doit être
« traqué, il n'en est pas de même du ravitaillement
« familial.

« Or, il ne semble pas que les denrées « saisies »
« proviennent précisément du marché noir et, par con-
« séquent, à moins d'une preuve formelle, ma cons-
« cience m'oblige à qualifier de vol une telle action. »

Le cycliste (Jean Dupuy) qui transmet ce rapport,
me remet, le soir même, la réponse du Sous-Préfet qui
me donne entièrement raison.

Est-ce le fait de mon action ou une autre cause, je
l'ignore, mais les miliciens ne feront plus à Chauvigny
que quelques apparitions, pour bientôt ne plus revenir.
Et je crois avoir eu raison en affirmant que les Chauvi-
nois ne les regretteraient pas.

Le Maquis de Chauvigny

Vers le 15 juin se forme le maquis de Chauvigny. Il
est composé d'ouvriers et de réfractaires placés sous
le commandement de Blanchiez, dont le nom de guerre
est Baptiste. Le groupe prend alors le nom de « Groupe
Baptiste ».

Dès sa formation, André BOUCHERON vient me met-
tre au courant de la résistance. Il me renseignera sur
tout ce qui se passe et, de mon côté, je lui promets de

faire mon possible pour l'aider, tout en restant dans l'ombre.

La première manifestation du Groupe Baptiste est de faire poser à Chauvigny, sur la porte de l'Hôtel de Ville, une affiche signée du capitaine BERNARD, commandant les forces de la Vienne. C'est le samedi 2 juillet. Il est 14 heures. Une voiture Citroën traction-avant passe à toute vitesse devant ma fenêtre. Vision fugitive, mais j'ai bien cru voir sur le capot le drapeau avec la croix de Lorraine. La première fois !...

Un petit pincement au cœur... Le maquis devient une réalité et un complexe se forme en moi : allégresse et fièvre devant le courage des gars qui risquent, isolés, la rencontre avec les convois allemands traversant la ville ; mais, dans le même temps, crainte des répercussions que de telles rencontres auraient nécessairement sur la population dont j'ai la charge.

De mon jardin, je vois la voiture s'arrêter devant la mairie. Deux hommes gravissent les marches en courant, redescendent aussitôt et s'engouffrent dans l'auto qui repart en force. Aussitôt, hommes, femmes et enfants d'accourir pour lire l'affiche qui renseigne les habitants sur la composition du maquis et les prie de ne pas les prendre pour des bandits ou des terroristes.

Je ne bouge pas, attendant que les échos arrivent jusqu'à moi. Cela ne tarde guère. Une personne vient me prier d'enlever l'affiche car, dit-elle, on risque de faire fusiller des otages. Bien sûr, il est préférable que les Allemands ne la voient pas, mais si les gars du maquis l'ont apposée, c'est pour qu'elle soit lue.

Vers 15 heures, je me rends à la mairie où je ren-

contre A. BOUCHERON et Maurice LESSOUS. A la suite de l'entrevue, je décide de faire enlever l'affiche dans une demi-heure. D'ici là, tout le monde aura pu en prendre connaissance et, s'il passe ensuite des Allemands, ils ne verront rien. Effectivement, l'affiche est ôtée vers 16 heures et, peu après, quelques camions passent sans incident.

A noter que deux des occupants de la voiture du maquis étaient les ouvriers de M. BOUCHERON, MOLINAT Camille et LEBON René, qui devaient, quelques jours plus tard, trouver la mort à Belabre.

Les jours suivants sont employés par le Groupe Baptiste à l'organisation de la vie du maquis et à l'équipement des hommes qui viennent chaque jour grossir l'effectif.

Les réquisitions de toutes sortes sont accueillies différemment par les Chauvinois qui en sont l'objet, mais, en général, avec bonne volonté et bonne humeur.

Maintenant, les préoccupations de tous vont au maquis. Quand une auto, transformée en forteresse roulante, fait irruption dans Chauvigny, tout le monde est sur le pas des portes. Vraiment, nos gars n'ont pas le souci des conséquences que peuvent causer leurs sorties intempestives : je prie le ciel qu'il n'y ait pas de rencontres dans la ville. J'interviens auprès de Maurice LESSOUS et d'André BOUCHERON, qui sont de mon avis. J'ai beau parcourir les rues en vélo et recommander aux habitants de ne pas sortir, la curiosité est la plus forte. Heureusement, elle peut se satisfaire sans suites graves, car il ne se produit pas de rencontres. Une fois, pourtant, devant la mairie, un cortège de mariage se trouve pris entre une voiture allemande et

la petite Simca à croix de Lorraine du Groupe Baptiste. Mais les Allemands ne doivent pas être très armés, ou peut-être n'ont-ils pas envie d'engager le combat ; ils ralentissent, la Simca bifurque, et tout rentré dans l'ordre. On en est quitte pour la peur.

Belâtre

Les Allemands, cependant, sont avertis de ces allées et venues et personne ne doute qu'ils vont entreprendre une action contre notre maquis. J'en parle à Maurice LESSOUS qui, étant de mon avis, prévient le Groupe Baptiste.

Un soir l'alerte se précise. Un groupe de camions est arrivé près de Bonneuil-Matours : les camions sont garés sur la route de Chauvigny, tournés en direction de notre ville. Il n'y a plus de doute.

Louis LOMBART, agent des Forces Motrices de la Vienne à l'usine de Saint-Mars, vient prévenir Maurice LESSOUS, qui alerte notre maquis et, en rentrant, m'annonce que le décrochage va se faire. La nouvelle est connue à Chauvigny : pris d'une véritable panique, les habitants abandonnent leurs maisons ; les deux tiers de la population couchent dans la campagne environnante. Les Allemands, dans la nuit, passent par Chauvigny, mais ils ne trouvent rien, car le décrochage s'est fait à temps.

Le Groupe Baptiste se replie vers l'est pour chercher un appui auprès des groupes de l'Indre. Malheureusement, la liaison n'a pas eu le temps de s'établir,

quand, le 10 juillet, une colonne de répression, forte de plusieurs centaines d'hommes puissamment armés, attaque le Groupe Baptiste. Surpris, les hommes se battent avec acharnement. Les Allemands perdent beaucoup des leurs ; mais ils sont en nombre et leur matériel lourd vient vite à bout des mitraillettes et des grenades.

Leur chef est tué à bout portant, avec une incroyable audace, par RENAULT. Cependant, les nôtres tombent et il faut se replier : c'est, dans la forêt, le décrochage par petits groupes.

Pendant ce temps, les Allemands ont capturé dans Belabre plusieurs Chauvinois, avec des hommes d'autres groupes. Ils les font monter dans des camions et les emmènent dans la forêt. C'est là que leur barbarie va se donner libre cours. Ils font descendre les prisonniers du camion et, les assurant qu'ils sont libres, les laissent s'éloigner de quelques pas : alors les mitraillettes crépitent et tous tombent, mortellement atteints. Les brutes les achèvent en leur écrasant la tête. Et ils ont fait de même pour les blessés du combat.

Combien sont tombés ? On ne le saura définitivement que beaucoup plus tard, lorsque, au début d'octobre, il sera procédé à leur exhumation. Parmi les cercueils, quatorze seront dirigés sur Chauvigny : quatorze du Groupe Baptiste qui ont donné leur vie pour cette libération tant attendue, quatorze Chauvinois morts en braves, morts pour la France, morts pour que soit toujours vraie notre vieille devise : « *Chauvigny Chevaliers pleuvent* ».

Après ce coup terrible, les survivants du Groupe Baptiste reviennent à Chauvigny et rassurent leurs familles. Mais leur séjour n'est que de courte durée : les



Devant l'Hôtel de Ville sont alignés les cercueils de 14 Chauvinois morts pour la France à Belâtre.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

chefs vont retrouver Gilles pour lui demander d'autres armes. Le Groupe Baptiste se reforme à proximité de la forêt de Mareuil et je suis prévenu du mot qui, à la radio de Londres, annoncera le prochain parachutage : (*Garçon ! une Marie-Brizard.*)

Chaque nuit, vers une heure, les avions sont fidèles au rendez-vous ; mais cette fois c'est pour Chauvigny. A une heure le ronronnement se fait entendre. Je m'installe à la fenêtre et deux avions, me semble-t-il, laissent tomber pour nos gars ce dont ils ont besoin pour continuer la lutte.

Le lendemain, Marcel BOUTHET apparaît avec une superbe tenue kaki. Allons, les « colis » sont bien arrivés à leurs destinataires !

Réfugiés

23 juillet. — Plusieurs familles de réfugiés normands arrivent dans notre ville. Ce ne sont encore que des isolés rejoignant leur famille dans le Centre ou le Midi. Ils sont venus à pied, empruntant quelques véhicules au hasard de la route. Ils veulent aller à Montmorillon, mais je n'ai rien pour les y conduire. Pensant alors à une voiture du maquis, je fais part de mon idée aux réfugiés. Ils n'en reviennent pas. Pensez donc, un maire qui fait appel aux « terroristes » pour leur rendre service ! Leur stupéfaction est sans borne. Je leur explique qu'ils n'ont rien à craindre, car on les a odieusement trompés. Ils ne connaissaient le maquis, en effet, que par la propagande officielle savamment orchestrée et



c'était leur premier contact avec la région dans laquelle le maquis exerçait au grand jour.

Louis ROCHER vient de passer et je pars à sa recherche. Je rencontre un jeune Allemand à bicyclette qui a l'air de se promener. Je trouve Louis ROCHER à la gare, il est complètement aphone : les nuits sont fraîches et au Groupe Baptiste ils n'ont plus de couvertures depuis la bataille de Belabre.

VRIET vient leur annoncer la présence du boche. Je leur demande de ne pas l'arrêter dans Chauvigny, craignant toujours les indicateurs des Allemands. D'autant que, par cette belle journée de juillet, la place est pleine de promeneurs. Je ne veux pas d'une capture à grand spectacle que la population pourrait payer très cher.

Kléber RENAULT calme l'impatience de ROCHER. Quelques minutes plus tard, ils capturent le boche en bas de la côte de Fessais. La petite Simca verte est bien chargée et Jacques ROBIN monte bonne garde sur le prisonnier avec lequel ils traversent ensuite Chauvigny.

Je n'ai pu obtenir le moyen de transport pour mes réfugiés ; mais je m'entends avec Maurice LESSOUS pour faire parvenir au groupe les couvertures dont il a besoin.

Plus les jours passent, plus l'atmosphère devient pesante. Avec beaucoup de retard, nous parvenons les échos des atrocités commises par les Allemands. On a appris celles de Ascq, dans le Nord (1-2/4/44) ; on a peine à croire à celles d'Oradour-sur-Glane (10/6/44) ; on se demande quel sera le prochain nom à jamais célèbre dans la liste des atrocités allemandes. Ma crainte

est toujours une rencontre possible dans notre ville entre le maquis et les Allemands.

À Bonneuil-Matours cantonne un détachement de SS. Dans la nuit du 3 au 4 août, les Chauvinois sont réveillés par des camions, mais ils ne font que passer. Empruntant la route de Montmorillon, ils s'arrêteront à Leignes, où ils entrent en contact avec des forces importantes du maquis. Renonçant à aller plus loin, ils pillent les habitants, qui en seront quittes pour la peur, grâce à la courageuse attitude de M. NADEAU, leur maire.

Le soir, la colonne se replie sur Chauvigny et s'arrête en haut de la côte de Montmorillon. Quels sentiments alors s'agitent en moi, je ne suis jamais arrivé à me l'expliquer : j'ai peur et décide d'aller coucher au presbytère de Jardres, chez mon frère. Je pars à bicyclette. Passé le pont, je rencontre Paul MAGNON, que j'informe de la présence des Allemands, et je continue. Je monte la côte à pied. Cette marche a dû calmer mes nerfs : arrivé en haut, je fais demi-tour pour rentrer chez moi.

La nuit est calme, le lendemain aussi. Cependant, je suis dans une grave anxiété, car j'avais dépêché Robert SAZOS en reconnaissance vers Leignes pour savoir si je pouvais y envoyer des réfugiés. Je lui avais bien recommandé la prudence, mais sait-on jamais ? Heureusement il ne lui est rien arrivé, sinon qu'au lieu d'aller à Leignes il a bifurqué vers Fontprévoir, où toute la nuit il a aidé un groupe du maquis à préparer le combat possible.

Le 7 août, bien qu'il n'eût pas été annoncé, arrive un troisième convoi de réfugiés normands. Toute la popu-

lation fait preuve d'un bel esprit de solidarité et accueille avec grand cœur ces pauvres gens.

Vers dix-neuf heures je pense la journée finie, quand M. GUILLON, maire de Jardres, vient m'avertir que le Service de Renseignements a appris qu'une expédition de la L.V.F. et de la Milice est décidée sur Chauvigny pour la nuit prochaine. Expédition punitive, car il faut venger la mort d'ARDON, Chauvinois, membre de la L.V.F.

Je décide d'aller à la Préfecture et la voiture du service vicinal passant alors, je demande qu'elle me conduise immédiatement à Poitiers.

Arrivé à la Préfecture, je demande à parler au Préfet ; il est chez lui. Il arrive quelques instants plus tard, et je lui expose le but de ma visite en soulignant les conséquences d'une telle expédition. Très ennuyé, il me promet de faire le nécessaire. Je pars un peu soulagé : ma responsabilité est dégagée et celle du Préfet engagée. J'ai l'impression qu'il fera son possible pour empêcher cette expédition, qui, finalement, n'a pas lieu.

Des éléments de l'armée allemande continuent de passer sur la route nationale, mais de moins en moins nombreux.

Au matin du 7 août, on voit deux camions et une voiture portant la croix rouge se diriger sur Saint-Savin. La journée est calme. Le soir, vers 20 heures, le concierge de la mairie arrive chez moi, accompagné de trois soldats allemands. Ils ont l'air moins terribles qu'exténués. Ils parviennent à me faire comprendre qu'ils ont été attaqués par les « terroristes » avant Saint-Savin et que tous leurs véhicules ont été mis hors d'usage. Ils sont revenus à pied à travers champs jus-

qu'aux proches abords de Chauvigny, où ils ont pu rentrer sans être inquiétés. En effet, le groupe du maquis qui les avait poursuivis n'a pas voulu pénétrer en ville pour éviter des représailles sur la population civile.

Ces soldats dans lesquels, avec un petit serrement de cœur, je reconnais des SS., sont affalés sur la place devant les maisons de MM. BARAT et GREFFIER. Ils veulent que je leur trouve un camion pour les emmener à Châtellerault ou à Poitiers. Après plusieurs recherches, M. TORSAT consent à faire ce voyage qui n'a rien de réjouissant.

Pendant qu'il va mettre son camion en marche, je reviens sur la place au milieu des SS., au nombre d'une vingtaine. Celui qui semble le chef me dit qu'ils ont eu plusieurs camarades tués. Deux d'entre eux, plus grièvement blessés, sont chez le docteur CHARDAC, qui les emmènera à Bonneuil-Matours.

Après la dure bataille qu'ils viennent de livrer, ils semblent goûter avec soulagement le calme de cette belle soirée. M. GREFFIER est descendu pour me tenir compagnie. Cependant, je trouve le temps long : le camion de M. TORSAT n'arrive pas et je redoute le passage d'une voiture du maquis. Tous les SS. ont leurs armes et de longs rubans de balles leur entourent le cou.

Enfin, le camion arrive. Tous ont retrouvé leur ardeur pour y grimper vivement. Le chef me remercie et m'invite à aller le voir à Châtellerault où, dit-il, il m'offrira du bon cognac. Je le remercie de cette invitation en l'assurant que je ne manquerai pas d'en profiter à la première occasion... Je lui demande de vouloir bien faire un papier à M. TORSAT pour qu'il

n'ait pas d'ennui et puisse se faire rembourser le voyage ; l'Allemand promet.

Je peux respirer. Le voyage s'accomplira sans incident. Mais, à Poitiers, quand M. TORSAT demande le papier promis, le chef du détachement retrouve toute son assurance pour lui répondre : « C'est celui qui commande qui paie. » Parole d'Allemand !

10 août, 10 h. 30. — Quelques camions allemands s'arrêtent sur la place. Or, je viens de voir une voiture du maquis. Que va-t-il se passer ? Je prends ma bicyclette pour faire un tour en ville et, complétant les instructions données aux gendarmes par Marcel ROUSSEAU, je fais placer à chaque entrée de la ville un gendarme, avec mission de dire aux gars du maquis de ne pas entrer dans Chauvigny, mais d'aller se placer à quelques kilomètres, sur la route de Saint-Savin.

Je reviens sur la place, où les Allemands profitent de la halte pour faire leur toilette. Il s'égayent dans les différents cafés. Je déjeune en hâte et, vers 12 h. 30, je recommence une patrouille. Les Allemands sont sur le départ. Je sais que le maquis est posté aux environs des Groges. Une partie des camions s'ébranle. Dans une petite voiture, prise en remorque, s'installent plusieurs officiers, cigare à la bouche. En partant, bien carrés dans leur voiture, après un bon déjeuner, ils font des signes d'adieu à Henri THÉVENET resté sur le pas de sa porte.

Prévoyant ce qui va arriver, je rentre chez moi et note sur mon éphéméride : *morituri*.

Le bruit des camions dans la côte de Belle-Vue s'est à peine éteint qu'on entend les éclatements de gre-

nades et des rafales de fusils-mitrailleurs. Les balles sifflent au-dessus de la ville.

Une des voitures du convoi a pu cependant se replier vers Chauvigny pour demander du renfort. Les Allemands tirent et lancent des grenades pour faire peur à la population et l'empêcher de sortir.

Deux soldats qui se baignaient sur la rive gauche, à la hauteur de la gare, sont faits prisonniers par HEBRAS, aidé de Robert BARAT et Maurice LESSOUS. Est-ce que leurs camarades attendent leur retour ? En tout cas, le reste des camions ne part que vers 16 h. 30.

Encore une alerte qui aurait pu devenir plus grave si, au lieu de soldats de l'armée, on avait eu affaire aux S.S.

La semaine se termine sans autre incident. Au début de la suivante, les groupes du maquis passent à Chauvigny pour aller vers l'ouest et se rapprocher de Poitiers. Pourtant les renseignements obtenus à Poitiers et transmis à Paul MAGNON, qui les condense en un rapport pour l'Etat-Major, semblent indiquer qu'une action sur Poitiers est encore prématurée.

En effet, la riposte arrive et le choc a lieu vers Savigny-l'Evescault.

Premiers otages

Le 17 août, j'aperçois de ma chambre plusieurs camions qui s'arrêtent sur la place. Dans ma pensée, ce sont des troupes de passage, comme huit jours auparavant. Je ne suis pas trop inquiet, car je vois

les Chauvinois aller et venir. Comme je dois être à midi à la cantine des réfugiés, je m'en vais à pied par la rue de Varenne, quand je tombe, tout surpris, sur une patrouille. Je me fais connaître au sous-officier en lui montrant ma carte d'identité et il me laisse continuer. J'arrive aux baraquements. Le bruit court qu'on arrête les hommes sur la place ; je sors pour aller me rendre compte ; ma femme vient m'avertir que les Allemands me demandent. Je prends mon vélo jusqu'à la place, où tout un groupe d'hommes est rassemblé. M'étant fait connaître, je suis conduit, devant la maison de M. RAT, à un officier qui m'interroge par le truchement d'un interprète. Un jeune homme, tout ému, se demande ce qui va lui arriver, car il a été pris dans un tas de sciure chez M. MOULIN, coiffeur : il pense qu'il va être fusillé ; je lui recommande le calme.

L'officier m'envoie ensuite à un autre officier, vêtu de kaki, qui porte des lunettes et qui parle très bien le français. Il commence par se fâcher.

— Il y a des maquisards à Chauvigny !

— Non, pas à Chauvigny. Dans les environs peut-être, mais pas sur ma commune.

— Vous deviez avertir les Allemands et vous ne l'avez pas fait.

— Je n'ai aucune instruction à ce sujet et j'ai averti l'administration.

— Les fonctionnaires de votre administration sont tous contre les Allemands : nous n'avons pas confiance en eux ; vous deviez vous adresser à la Kommandantur !

— Cela m'était impossible : je ne puis, faute de transport, sortir de Chauvigny et il n'y a plus de téléphone.

— Vous n'aviez qu'à envoyer un cycliste !

— Je me suis conformé en tous points aux instructions de M. LAVAL, qui est le chef de notre gouvernement, et je n'ai rien à me reprocher.

Je pensais calmer cet énergumène en me référant à leur homme mais j'ai vite senti que s'il fallait discuter pied à pied, je devais lui laisser dévider sa harangue. En effet, il baisse le ton et fait rassembler les otages par rangs de quatre sur la route.

Quand tous sont alignés il demande les cartes d'identité et pose quelques questions à chacun, en me demandant si je connais la personne interrogée. Il y a une grande majorité de Chauvinois et il m'est facile de noyer dans une réponse affirmative la dizaine de personnes étrangères à notre ville.

Cet officier prétend même faire de l'esprit avec certains par des questions que lui seul trouve drôles, car nous nous demandons tous ce qui va s'ensuivre. Les camions sont arrêtés autour de la place, les mitrailleuses sont braquées sur notre groupe.

Vers une heure, il me dit que tout ce monde va être relâché et que je pourrai remettre les cartes d'identité après son départ. Il congédie alors tout le groupe en lui souhaitant « bon appétit ».

Je reste avec lui pour recevoir le paquet des cartes d'identité. Et il recommence sa harangue.

— S'il y a du maquis à Chauvigny, vous devez prévenir immédiatement la Kommandantur, sous peine d'être tenu pour responsable.

Je promets, naturellement, en lui expliquant que tous les Chauvinois sont de petits saints. Il n'a pas l'air convaincu.

Je pousse un soupir de soulagement quand il me remet les cartes d'identité. Il y en a quatre-vingt-dix-huit. Plusieurs Chauvinois n'ayant pas la leur, nous devons être cent quatre ou cent cinq à la merci des boches.

Les événements de guerre se précipitent ; l'avance des armées se poursuit ; chacun attend des événements décisifs.

Les musiciens

Le 18, rien à signaler.

Le 19, je dîne vers 20 heures, François JOLIGARD sonne chez moi.

— Il y a un camion d'Allemands qui vient de s'arrêter sur la place. Ils n'ont pas l'air belliqueux : ce sont des musiciens, ils ne demandent certainement qu'à se laisser capturer. D'ailleurs, le maquis est prévenu.

— Allons voir.

Accompagné de François JOLIGARD, je rencontre, au milieu du champ de foire, un officier d'un certain âge, la pipe à la bouche ; il est accompagné d'un grand type qui baragouine quelques mots de français.

Peu soucieux d'entamer une conversation sur la place, où le maquis peut faire son apparition d'un moment à l'autre, je juge préférable d'aller dans mon bureau, à la mairie, d'où je pourrai mieux suivre le déroulement des événements. Je demande à François

JOLIGARD d'aller chercher M. SCHIMMEL, qui pourra me servir d'interprète.

En passant sous les tilleuls, accompagné de mes deux boches, je croise le gendarme NOEL, qui me confirme que le maquis va arriver.

Je monte dans mon bureau et, par la fenêtre, je peux me rendre compte de ce qui se passe sur la place.

Les deux boches ont l'air le plus tranquille du monde. Ils ne s'attendent certainement pas à ce qui va leur arriver. Grâce à la traduction de M. SCHIMMEL, la conversation s'engage.

Le camion qui les a amenés doit en attendre à Chauvigny un deuxième resté en panne. Ils n'indiquent aucun lieu ni aucune direction. Ils veulent manger et dormir ; pendant ce temps, il faudra assurer la garde du camion.

La chose est bien facile à faire, trop facile même. Mais le maquis n'arrive pas. Je commence à m'impatienter, car je voudrais que le coup de filet se produise avant que nous soyons descendus, afin que les soldats soient privés de leur chef.

Entendant marcher dans l'antichambre, je vais voir : c'est le gendarme NOEL ; il m'assure que ça ne va pas être long et qu'en tout cas il reste là pour assurer ma protection.

Je reviens à mon fauteuil et, par la fenêtre, j'aperçois François JOLIGARD, qui revient du Café du Commerce, un fusil en bandoulière, en poussant deux ou trois boches qui semblent prisonniers.

Jugeant le moment venu de terminer l'entretien, j'assure à mes deux interlocuteurs que je vais faire

le nécessaire pour leur trouver sans retard le gîte et le couvert.

A la sortie, je m'efface devant eux au moment précis où les hommes de Louis ROCHER se rendaient maîtres de la place et de tous les Allemands, sans un seul coup de feu.

Pour qu'on ne pût pas penser que je pouvais être au courant de l'embuscade, je sors de la mairie par la porte de derrière ; empruntant un vélo, je reviens chez moi par la rue de Berry et la rue de la Paix.

Quand tout est apaisé, je retourne sur la place : déjà le camion part avec un chargement de prisonniers et un lot d'instruments de musique. Le chauffeur du camion pleure de joie à la pensée d'être libéré.

La nuit venue, un cycliste arrive sur la place. C'est le chauffeur du deuxième camion, resté en panne du côté de Tercé. Lui aussi, comme son collègue du premier camion, a été réquisitionné à Angoulême pour faire ce transport : mais il a réussi à couler une bielle du moteur.

Aussitôt, les Allemands se sont mis en position de combat et réquisitionnant le vélo d'un jeune homme, ont dépêché leur chauffeur à Chauvigny pour avoir des nouvelles de leurs compagnons de route.

Il n'est pas question pour lui de repartir, bien que les boches lui aient promis la mort s'il ne revenait pas ; il part avec le maquis pour donner les indications sur l'emplacement du camion qui, moins pacifique que le premier, est chargé de cinq à six tonnes de munitions.

Tir d'artillerie

Chaque jour, les renseignements venant de Poitiers laissent prévoir une évacuation prochaine des occupants, mais la capitale poitevine en compte encore un grand nombre.

Le 23 août, six ou sept camions sont signalés vers Chauvigny. Que va-t-il se passer ?

Les Allemands s'arrêtent vers Servouze et nous attendons.

Les heures s'écoulent sans apporter de précisions, quand, vers 13 heures, un sifflement se fait entendre. On dirait un obus : mais pas d'explosion.

Un deuxième sifflement, cette fois suivi d'un éclatement, ne laisse plus de doute : les boches bombardent. C'est du 77, semble-t-il.

N'ayant rien à faire qu'à observer, je monte au second étage de ma maison et j'aperçois une épaisse fumée au-dessus de la rue du Marché. Croyant à un incendie, je me dirige vers la place. Les renseignements arrivent. Il s'agit tout simplement de la fumée provoquée par les éclatements ; mais il y a des blessés et, fatalité, atteints par le même obus. Celui-ci a éclaté en haut du chemin de la Grande-Ecole, criblant d'éclats un réfugié de la Moselle qui décédera quelques heures après. Quelques autres éclats ont atteint trois membres de la famille de Jean DESHOULIÈRES, dont la maison est sérieusement touchée.

Plusieurs obus sont retrouvés non éclatés : l'un d'eux, après avoir ricoché sur la route, en face de la mairie

de Saint-Martial, a pénétré dans le mur de la maison de Myrthil NALLET.

Le bombardement terminé et satisfaits sans doute de cette démonstration contre une population inoffensive, les boches font demi-tour.

Chauvigny en première ligne

Les alliés approchent de Paris, la radio se montre avare de renseignements ; le dernier acte va commencer.

Plusieurs groupes du maquis arrivent le soir cantonner à Chauvigny, notamment celui que commande « le Chouan ». Les hommes prennent la garde le long de la Vienne ou vers le pont du chemin de fer. En chemisettes sous la pluie, ils se relèvent à tour de rôle.

Le soir, je vais au garage de M. DURAND, porter au chef de poste ma toile de tente gardée précieusement depuis 1940. Le moral est bon, mais on ne sait rien de ce qui se passe.

La nuit qui arrive s'annonce aussi paisible que les autres et, pourtant, c'est le calme avant l'orage.

Le 24, vers 10 heures et demie, une voiture arrive à toute vitesse de la direction de Poitiers. Le chauffeur voit trop tard le trou béant qui est à la place du pont sur la ligne de chemin de fer. Il freine, mais la voiture, emportée par l'élan, disparaît dans le trou. Un groupe de soldats et de civils retire de la voiture deux cadavres (celui d'un colonel et celui d'un soldat), et un troisième Allemand assez mal en point. On

l'amène au P.C. du Chouan qui se trouve au restaurant Davaille. Mis contre un mur par les soldats, le boche se met à pleurer, pensant qu'on va le fusiller. On comprend qu'il dit « Sales franzoze ».

Un attroupement s'étant produit, je vais voir le Chouan pour lui demander que l'exécution, si elle doit avoir lieu, ne se fasse pas dans la ville ; c'est un spectacle que je ne veux pas voir offrir à des enfants, nombreux dans la foule. Il est de mon avis, et le boche est emmené presque aussitôt.

Rien à signaler pour le reste de la journée.

25 août.

« Vendredi matin, 25 août, rapporte M. le Doyen, un poste de F.F.I. se trouvait à l'entrée du pont sur la Vienne. Il faisait très noir. A 2 heures du matin survient une automobile venant par la route de Bonnes au Breuil, la sentinelle ne savait qui c'était et cria d'arrêter. L'auto hésite, puis s'arrête : ce sont des Allemands. Le soldat F.F.I. croit qu'ils veulent se rendre comme ceux de la veille, mais l'officier allemand, qui a ouvert la portière, fait feu deux fois, blesse mortellement un des soldats du poste et en tue un autre. L'auto referme sa portière et repart à toute vitesse dans la direction de Saint-Savin. On transporte le blessé chez le docteur MICHIELS et l'on appelle le prêtre, car son état est désespéré. A 4 heures du matin, je lui donne l'absolution et l'extrême-onction et on le transporte aussitôt à Montmorillon à l'hôpital où il est mort dans la journée. Ces deux victimes s'appellent Jacques LEBON, tué au pont, et Marius SERRAULT, mort de ses blessures.

« Mais l'auto meurtrière n'a pu aller loin ; vers 8 ou 9 heures du matin, elle revenait à Chauvigny, criblée de balles avec du sang à l'intérieur. —

« Attaquée par les F.F.I. sur la route de Saint-Savin, elle avait fait demi-tour. On tira sur elle quand elle rentra à Chauvigny. En ripostant, l'officier allemand blessa très grièvement le soldat F.F.I. Jacques ROBIN, de Chauvigny, qui, transporté lui aussi à Montmorillon, devait mourir dans la nuit sans avoir repris connaissance. L'auto retraversa le pont et les occupants, quoique blessés, arrêtés par la destruction du pont du chemin de fer, laissèrent leur voiture et réussirent à s'échapper dans les bois, après avoir grimpé le talus du chemin de fer. »

Dans la matinée, je vais demander au Chouan s'il n'envisage pas de renforcer la défense des accès de Chauvigny pour éviter le renouvellement des faits qui ont coûté la vie à deux de ses hommes. Etant de cet avis, il m'emmène dans sa voiture reconnaître les lieux. Je demande à André PAGENAULT de confectionner une chicane avenue A.-Briand, à côté de chez M. MIREBEAU, et je charge Vital GUÉRIN d'en faire une autre au pont de la route d'Artiges. Je reviens avec le Chouan et nous prenons les mesures pour l'enterrement des deux morts de ce matin, dont les corps ont été déposés à l'hospice. Je vais commander deux cercueils : l'un chez M. PAPUCHON, l'autre chez M. GAUVIN, place du bourg. Passant à l'hospice, je charge M. DEVAUX d'organiser une chapelle ardente puis je vais chez M. le Doyen arrêter les détails de la cérémonie religieuse qui doit avoir lieu le lendemain, samedi, à 10 heures.

Je rentre alors chez moi et j'attends Michel DUPUY, du Groupe de renseignements Pierre, qui fait la liaison avec Poitiers. Il arrive vers 13 h. 30 et le drame commence.

Il m'apprend qu'une colonne d'Allemands, forte de 7 à 800 hommes, se dirige à pied vers Chauvigny. L'armement est léger : mitrailleuses, petits canons et mortiers, mais de combien supérieur à celui de nos hommes ?

Il n'y a pas une minute à perdre. Accompagné de Raymond BONNEMAIN, je vais prévenir le Chouan. Celui-ci décide ce que je redoutais, de s'opposer au passage de cette colonne, et de se battre maison par maison. Que va, en effet, devenir la population ? Un moyen reste bien d'empêcher le passage de ces troupes : c'est de faire sauter le pont (1). Je propose cette solution au Chouan qui accepte et me dit qu'il va chercher des explosifs. Nous décidons de faire évacuer les habitants de la rive gauche et avec Raymond BONNEMAIN nous allons à la mairie rédiger le texte suivant :

« Pour la sécurité des personnes habitant la rive gauche de la Vienne, j'ai décidé l'évacuation de tous les habitants vers la rive droite.

« Cette évacuation doit avoir lieu immédiatement, mais sans affolement.

« Les habitants de la rive droite se feront un devoir d'accueillir et d'héberger leurs concitoyens.

« Il s'agit d'une mesure de précaution et je demande à tout le monde de conserver son sang-froid.

(1) D'ailleurs si le pont n'avait pas sauté, la retraite allemande se serait écoulée par cette route stratégique et l'aviation alliée n'aurait pas manqué de venir bombarder le pont avec tous les risques des bombardements.

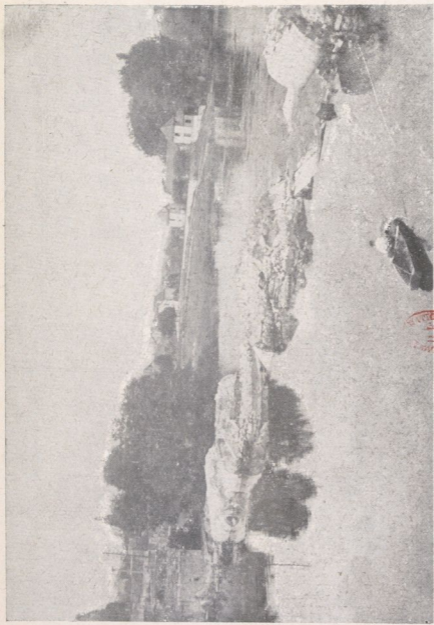
« La discipline de chacun assurera la sécurité de tous. »

Le Chouan revient vers 16 heures et, aidé de ceux qui se trouvent là, creuse les trous pour placer l'explosif. Pendant ce temps, je demande au docteur MICHIELS d'organiser à l'hospice un poste de secours.

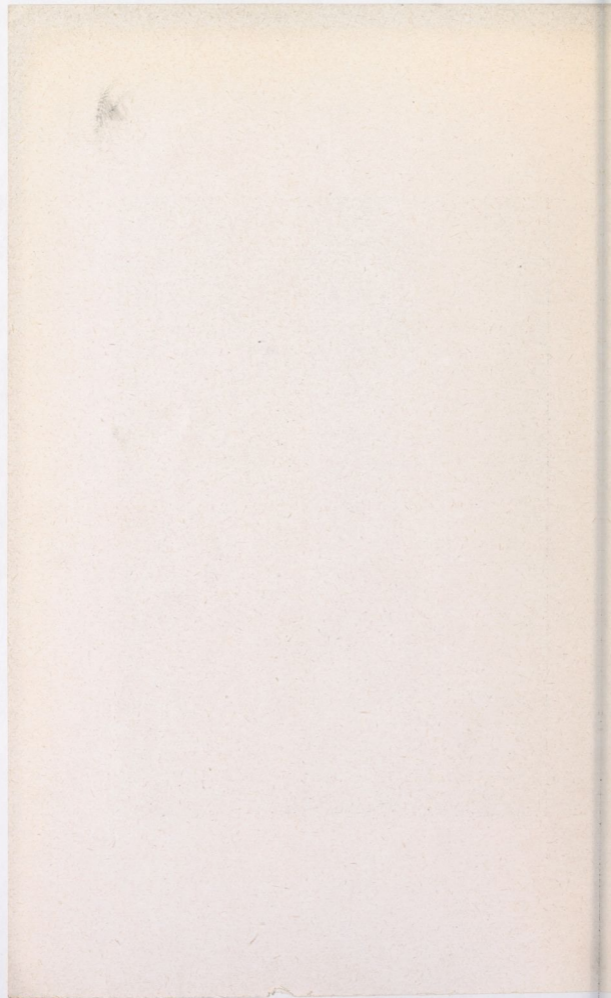
Je reviens au pont vers 16 h. 30, les habitants de la rive gauche arrivent en un cortège qui rappelle l'exode. Lorsque les derniers sont passés, je rentre chez moi pour rassurer les miens.

La sirène retentit : une explosion... le pont saute... : une seule arche est tombée. « Alors, voulant se rendre compte, le capitaine du groupe Baptiste, M. Pierre BLANCHIER, s'avance sur le pont, mais, au moment où il arrive près de la coupure, il sent le sol se dérober sous ses pas. Instinctivement, il s'accroche au parapet, mais tout s'écroule avec lui et il est écrasé par les pierres dans le lit de la rivière assez grosse à ce moment-là. Quelques jours plus tard, la rivière ayant baissé, on peut le retirer et lui donner la sépulture. Le Groupe le Chouan reste à veiller de ce côté de la rivière.

« Vers 19 heures, on aperçoit les Allemands et la fusillade commence. Elle devait durer plus de deux heures ici et plus loin en amont du pont du chemin de fer qui traverse la rivière et qui est intact. Enfin, à bout de munitions, les F.F.I. se retirent. Les Allemands occupent les abords du pont du chemin de fer vers 20 h. 30 et blessent à ce moment M. DESLANDES, un vieillard paisible qui revenait de la pêche. Ils le conduisent aussitôt à leur poste de commandement, villa Pervenche, où un colonel l'interroge et l'envoie à la ferme de Brétigny dans laquelle est établie une ambulance alle-



Les ruines du pont détruit.



mande. Les ennemis ont perdu dans cette attaque quatre morts. Ils sont entrés à Chauvigny en traversant la Vienne avec des bateaux de caoutchouc et en franchissant le pont du chemin de fer. (1) »

De chez moi, j'entends la fusillade. Optimiste malgré une certaine angoisse, je pense que nos F.F.I. tiendront. Vers 20 heures, une patrouille commandée par LE GRAND passe sur le champ de foire et me dit que ça marche. Je reste aux aguets, sans dîner. Vers 23 heures, le silence se fait et je monte me coucher. J'entends bien des bruits de pas dans la rue, mais je suppose que c'est une patrouille du maquis. En réalité, ce sont les Allemands. « Ils vont à l'école de garçons où ils tirent quelques coups de feu pour se faire ouvrir. On leur dit que c'est une école, ils demandent le bourgmestre ; le directeur de l'école les renvoie à la mairie ; ils n'y sont pas allés, heureusement, car ils auraient fait prisonnier M. PUSSIOT, secrétaire de la mairie, qui y avait passé la nuit à travailler. »

26 août.

Les soucis et les émotions de la journée m'ont épuisé ; je dors jusqu'à 7 heures. Aussitôt levé, je vais observer le remblai du chemin de fer et, à la jumelle, j'aperçois les boches qui y patrouillent. Quelques coups de feu se font entendre vers la Talbatière. Ils sont donc passés.

Descendant aussitôt, j'observe la place ; on emmène des civils vers les halles de la Mairie. Que se passe-t-il ? Ce sont certainement des otages. J'y vais.

Arrivé au milieu du champ de foire, deux boches qui sont sous les tilleuls me font signe de courir. J'arrive

(1) Extrait du rapport de M. le Doyen de Chauvigny.

essoufflé et je leur dis que je suis le Maire. Ils ricanent et me font placer devant l'entrée des halles, où je recon- nais plusieurs Chauvinois déjà arrêtés.

Dans un langage petit nègre, j'engage la conversa- tion avec la sentinelle. Le soldat me fait comprendre qu'il faut attendre.

Au bout d'un quart d'heure, arrive une colonne d'ota- ges venant de la direction de l'ancienne gare du tram. Les sentinelles les font rentrer sous les halles, à l'except- ion de deux. Ils font accroupir le premier, vêtu en kaki, contre le mur, les mains derrière la nuque. Le second, plus jeune, vêtu d'une cotte bleue de travail, reste sur le trottoir.

Après dix minutes d'attente, un sous-officier vient me chercher et m'emmène, avec le jeune homme en cotte bleue, dans la direction de la Vienne. Rue de l'Ancien-Pont, on nous fait monter dans une grande barque en caoutchouc. En passant la rivière, je main- tiens mon équilibre en m'appuyant sur l'épaule du jeune homme. Je remarque qu'il tremble de tout son corps.

Arrivé au transformateur qui se trouve en haut de la côte de Poitiers, je trouve, avec M. NIBAUDEAU et M. DOREAU, un homme et sa femme, étrangers à Chauvigny.

Nous attendons. Probablement, un officier va venir nous interroger.

En effet, un petit remous se produit parmi les boches et mon cœur se serre. Un officier apparaît : celui-là même qui nous avait rassemblés dix jours auparavant sur la place de Chauvigny.

A peine m'a-t-il vu qu'il me crie :

— Eh bien, Monsieur le Maire, nous nous retrouvons !

Chauvigny va être brûlé. Je vous avais bien dit que vous deviez nous prévenir s'il y avait des maquisards à Chauvigny.

Sur certains points, ici, la mémoire me fait défaut : aussi ne consignerai-je que ce dont je suis certain.

Je ne crois pas avoir répondu à ce débordement de l'officier de la Gestapo.

On nous emmène, le jeune homme et moi, chez M^{me} MANDON, villa Pervenche, où les Allemands ont établi leur P.C.

J'assiste à l'interrogatoire de mon compagnon : je ne comprends rien, car tout se dit en allemand. Je saisis cependant les mots « ROCHER » (Chef de groupe du maquis de Chauvigny), « VIRECQ » (hameau voisin de Chauvigny). L'interrogatoire est accompagné de gifles et de coups de cravache sur le visage. Je plains mon compagnon qui encaisse très crânement. Comme l'officier me demande si je connais ROCHER, je réponds affirmativement. Il me déclare ensuite que je dois trouver quatre cercueils et quatre croix pour les soldats qui ont été tués et creuser un trou pour les enterrer. Il en a terminé avec le jeune homme. Je me prépare à subir le même sort que lui, mais l'officier se contente de me poser quelques questions. Il a dû être très intéressé par ce que lui a dit le jeune homme, car il termine en me disant que je serai interrogé par un autre officier.

Je m'assieds sur le petit mur qui clôt la propriété de M^{me} MANDON. Nos trois sentinelles ne nous perdent pas de vue. Le soleil commence à monter et je cherche l'ombre.

La campagne est calme. Le suis-je moi-même suffi-

samment pour ce qui m'attend ? Je décortique des feuilles cueillies au buisson. Mes doigts ne tremblent pas. Bon signe.

Au bout d'une heure, je suis introduit dans la maison et l'on me fait entrer dans la chambre de M^{me} MANDON. Un lit défait, qui a dû servir au Commandant ; une table avec des cartes Michelin et des tasses qui ont servi au petit déjeuner ; trois fauteuils en rotin, dont deux sont occupés, l'un par le Commandant, l'autre par un capitaine. Le Commandant m'invite à m'asseoir dans le troisième.

Visiblement, ils sont en train de chercher une issue pour poursuivre leur route vers l'est. Le Commandant, dans un bon français, commence l'interrogatoire :

— Quelle est la route pour aller au Blanc ? Y a-t-il des maquisards au Blanc ?

— Les journaux ont annoncé, il y a quelques jours, que le premier régiment de France, contrairement au bruit qui avait circulé, n'était pas passé au maquis.

— Qu'est-ce que ce régiment ?

— Le régiment formé par Laval après novembre 1942.

— Vous ne savez rien à son sujet ?

— Non, rien d'autre que ce que je viens de dire.

— Vous connaissez le nom le Chouan ? Quel grade a-t-il ? Est-il habillé en officier ?

Je réponds à ces questions.

— Combien a-t-il d'hommes sous ses ordres ?

Cette question m'embarrasse. Dois-je répondre beaucoup ou peu ?

— Peut-être cent cinquante.

Ma réponse les étonne. Trouvent-ils le chiffre élevé

ou faible, je n'en sais rien. J'ai supposé plus tard qu'ils le jugent peu important, car le nombre relativement restreint d'otages les amenait à penser que tous les hommes de Chauvigny avaient pris le maquis. C'est pourquoi, sans doute, l'officier de la Gestapo appellera Chauvigny la *Cité du Maquis*. Croyance, au reste, confirmée par la question que le capitaine m'adresse ensuite :

— Y a-t-il beaucoup de Chauvinois maquisards ?

— Très peu.

— Combien ?

— Une vingtaine.

— Pourquoi ont-ils pris le maquis ?

— Par patriotisme.

Ma réponse les arrête.

— Comment cela se fait-il ?

— Les maquisards circulent dans des autos avec le drapeau français et les jeunes s'enthousiasment.

Les deux officiers échangent quelques mots en allemand ; je saisis celui de « propagande ».

L'interrogatoire se poursuit encore quelques minutes, toujours d'une façon très correcte.

Le Commandant me demande de trouver quatre cercueils et quatre croix pour les soldats qui ont été tués. Je fais remarquer que les croix pourront être faites, mais qu'il est certainement impossible de trouver dans Chauvigny quatre cercueils :

— J'en trouverai peut-être un ou deux.

En disant cela, je pensais à ceux que j'avais commandés la veille, mais je ne savais pas où les retrouver.

— Ça n'a pas d'importance, trouvez surtout quatre

croix. Nos camarades qui tombent en Russie n'ont pas de cercueil.

L'interrogatoire étant terminé, je sors de la maison et rejoins la grand'route. J'y retrouve l'officier de la Gestapo.

— Avez-vous de l'essence à Chauvigny ?

— Oui, j'ai une réserve de cinquante litres qui m'a été attribuée par les Allemands pour la pompe à incendie.

— La pompe à incendie ? Vous n'en aurez plus besoin, puisque Chauvigny va être brûlé.

Je ne réponds pas.

— Allez dans le cimetière marquer l'emplacement pour creuser un trou ; ceux-là vous aideront. Il s'agit de MM. NIBAUDEAU et DOREAU et de la personne qui était avec eux.

Avec une escorte de gardes, nous descendons vers la Folie. Au passage à niveau, nous cherchons dans les maisons des pioches et des pelles. Armés de nos outils, nous prenons à travers les jardins et nous grimpons la pente nord du cimetière.

Dans l'allée centrale, je trace un carré qui délimite la fosse à creuser et je laisse mes compagnons se mettre au travail.

Accompagné de deux gardiens, je descends vers l'abattoir où se fait le passage de la Vienne sur les bateaux en caoutchouc.

Il s'agit de trouver quelqu'un qui puisse faire les croix demandées.

Abordant rue de l'Ancien-Pont, je frappe chez M. DEJEAN. Pas de réponse. Je me dirige alors vers la place, où se trouve un groupe d'otages. En passant

à la hauteur de l'épicerie Rideau, l'officier de la Gestapo m'appelle. Je me dirige vers lui ; il procède à l'interrogatoire d'un groupe de jeunes. Mon compagnon du matin est assis sur un banc.

L'officier me montre différentes cartes d'identité :
BLANCHARD Marcel...

— C'est un maquisard ! Ah ! on les habille bien les maquisards ! La carte est une fausse carte, c'est une fausse carte !

Et s'adressant à moi :

— N'est-ce pas que c'est une fausse carte ?

— Je ne crois pas et je reconnais fort bien la signature de M. MACHÉ, le maire de Saint-Martial.

RITZ... TEXEREAU... JUTTAND... PICOUAYS...
d'autres encore.

Malheureusement, les trois premiers ont une chemise bleue, uniforme du maquis !

J'assure que je les connais, sauf cependant PICOUAYS, qui a une carte d'identité de la Charente-Maritime

L'officier ne parle pas : il gueule.

— Tu es un maquisard ? demande-t-il à l'un.

Et se tournant vers le jeune homme, mon compagnon du matin :

— Tu le connais celui-là : c'est un maquisard ?

Bien que ce soit absolument faux, l'autre répond affirmativement.

Je n'assiste pas à la suite des interrogatoires qui sont accompagnés de coups.

Continuant ma tournée des menuisiers, je passe chez M. PAPUCHON : tout est fermé ; chez M. CLÉMENT, de même.

Aux quatre coins, chez M. GIRAUD, une bande de soldats fait ripaille.

Mes deux gardiens, qui ont soif, me font entrer et parlent avec les autres. Je manifeste mon envie de m'en aller : mais un de mes gardiens, qui parle français, me dit qu'il ne faut pas s'en faire. Cependant, laissant l'autre, il m'accompagne vers la place du bourg. Je pense trouver un cercueil dans l'atelier de M. GAUVIN.

Nous arrivons au moment où un groupe d'Allemands emmène M. NAUD.

L'atelier est fermé, et il va falloir que je fasse les croix, car, du résultat de ma mission dépendra un peu le sort de tous.

Un soldat casse un carreau de la porte vitrée et, la clé étant à l'intérieur, nous entrons sans faire plus de dommages. Le cercueil est là, sur l'établi. Avec l'aide de M. NAUD, nous le mettons sur le plancher, car nous allons tous les deux nous diviser le travail. Je trouve une planche de chêne qui fait très bien la partie verticale de la croix. Il nous faut la partie transversale. Nous la trouvons et notre gardien nous donne la mesure pour la scier.

Pendant que M. NAUD va la clouer, je cherche dans l'atelier une autre planche ; mais toutes sont trop larges. Il me reste la solution de faire le scieur de long. Heureusement, les outils sont bons et je possède quelques rudiments de menuiserie. Mais qu'il fait chaud ! Et je n'ai rien mangé depuis vingt-six heures.

Mesurant, sciant, rabotant, clouant, M. NAUD et moi faisons deux croix, puis trois, puis quatre.

Dans les moments de repos, notre gardien plaisante.

Il en a marre de la guerre. Voilà six ans qu'il est mobilisé. Marié depuis six mois, il n'a pas encore vu sa femme. Il paraît sympathique, mais sait-on jamais ? Restant sur une prudente réserve, nous concentrons notre attention sur le travail.

En deux heures, nous avons terminé. Je vais chercher dans une maison voisine une voiture à bras que j'avais repérée. Nous y plaçons le cercueil et les quatre croix et nous allons repartir.

Pendant ce temps, que s'est-il passé sur la place ?

L'un des otages, M. LARMIGNAT, instituteur, le relate dans un rapport circonstancié :

« 14 heures environ.

« Nous sommes là une centaine ; grosse majorité de gens âgés, des hommes de soixante à quatre-vingts ans, deux femmes. Un officier de police entre (Gestapo). A la main une cravache, dans l'autre une mitraillette : lunettes, casquette, en chemise, bottes, visage hostile (le matin le soldat de garde nous avait dit qu'il parlait admirablement le français). Il hurle. Il hurlera ainsi pendant plusieurs heures pendant la vérification des pièces d'identité :

« — Ceux de plus de cinquante ans par ici, les vieillards par ici, les autres par ici.. vite ! vite !

« L'atmosphère commençait nettement à se tendre (on observait déjà : pâleur, visages crispés, yeux creux). A ceux de moins de cinquante ans il ordonne de se mettre en rang par quatre.

« — La guerre est finie pour vous, menace-t-il.

« Sur la place du marché, nous sommes alignés, encadrés de soldats en armes. Les autres demeurent

sous les halles. Alors va commencer une longue épouvante :

« — Les papiers !... »

« Brusquement un tumulte a lieu : l'un de nous, pris d'une crise de terreur, s'enfuit, et le lieutenant saute, littéralement déchaîné, hurlant :

« — Tirez, tirez, tirez ! »

Une dizaine de coups. Le malheureux s'abat devant l'école. Quatre hommes pour aller le chercher, et comme le fils de la victime, âgé de dix-sept ans, gémissait : « Oh ! mon père », entendu par le soldat le plus proche qui prévient le chef, le jeune homme fut giflé et cravaché.

« — Maquisard, tu es un maquisard et ton père aussi ! »

« Le garçon nie, les coups pleuvent. Une angoissante torpeur plane sur les otages silencieux. On ramène le moribond qui gémit : J'ai eu peur... »

« — Le Docteur, monsieur le Docteur ! continue de hurler le bourreau.

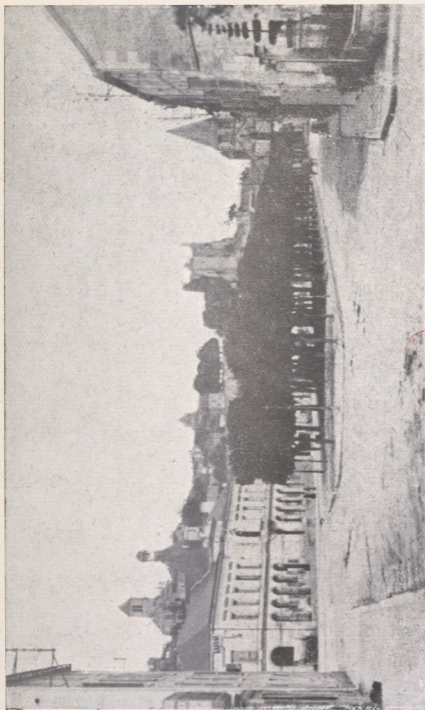
« Le docteur approche et se penche sur l'atroce blessure (les intestins sortis). Il faut le transporter à l'hôpital.

« — Non ! il restera là.

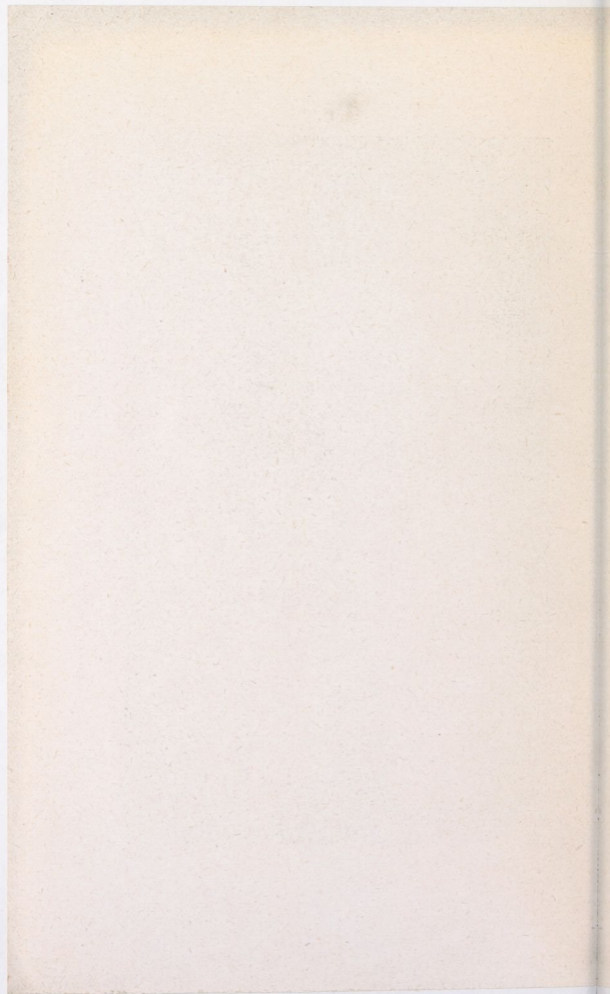
« Et se penchant vers lui :

« — T'es foutu, hein, tu n'avais pas la conscience tranquille.

« L'heure est terrible. Le moribond gémit encore. On l'emporte pendant que commence la vérification des papiers. Les quatre premiers sont bafoués, frappés, cravachés. Sur un banc, non loin de là, un jeune



La place du marché où eut lieu l'interrogatoire des otages ;
à gauche l'Hôtel de Ville où ils furent enfermés (dans les halles).



homme, trapu, frisé, hâlé et en cotte bleue, attend. L'oberleutnant l'appelle :

« — Est-il du maquis celui-là ?...

« — Oui...

« La cravache frappe. On sent distinctement l'épouvante croître. Sont suspects, à priori, ceux qui ne sont pas de la localité, ceux qui sont mal habillés, les jeunes. Certains sont mis à l'écart. La vérification continue dans les hurlements et s'achève. Une demi-douzaine de jeunes gens, entre quinze et vingt-cinq ans, sont retenus.

« — Tout à coup, à l'autre bout de la place, débouche un soldat en armes. Au bout du fusil, un jeune homme en short sale, chemise déchirée, bruni, cheveux en broussailles. L'oberleutnant trépigne, se précipite :

« — Tu es maquisard ?

« L'autre nie. Les coups pleuvent. La torture savante des coups, des insultes, des pauses angoissantes, commence. Les papiers sont dit faux. Le maire s'interpose. Les coups redoublent, jusqu'au moment où cet enfant avoue être maquisard.

« — Où est ton groupe ?

« — Aux Groges.

« — Ton chef ?

« — Legrand.

« — Combien d'hommes ?

« — Trente-huit.

« — Quelles armes ?

« — Mitraillettes.

« — Tu mèneras les soldats où est ton groupe. *C'est ta dernière chance.*

« — Oui.

Regardez-moi ce bel uniforme ! Ils sont beaux les libérateurs de la France, les assassins des soldats allemands. Tu sais ce qui t'attendait ?

« Le jeune homme dit : « Etre fusillé ! »

« — Fusillé ? Non, pendu, je ne gaspillerai pas des balles dans ton sale corps.

« Et comme le gamin balbutiait :

« — Je m'engage avec vous.

« L'autre de vociférer :

« — Non, des vaches comme toi, on n'en veut pas.

« L'enfant disparut, conduisant les soldats allemands. On ne devait plus le revoir. On retrouva son cadavre dans la cour d'une maison de la route de Lus-sac, tué horriblement, le visage portant les traces d'une terreur indicible.

« **Nouvel interrogatoire.**

« L'officier fume et boit sans cesse. Son excitation croît. Le maire de Chauvigny sauve la tête de trois jeunes en disant avec netteté et avec force qu'il les connaît. Alors, un grand jeune homme blond (j'ai su plus tard qu'il était arrivé de Poitiers, la veille, pour s'engager dans un groupe du maquis) est interrogé avec une plus grande insistance. Giflé, cravaché, insulté.

« — Tu es tuberculeux... on en crève.

« Accusé d'avoir de faux papiers, il proteste de plus en plus faiblement jusqu'à avouer qu'il était venu s'engager. L'officier veut lui arracher des renseignements que l'autre ne peut évidemment pas donner. Il blémit quand l'autre lui crie qu'il va être fusillé. Il le traîne devant nous sur le trottoir face à la porte d'honneur de la mairie. Le malheureux balbutie.

« — Où est ton groupe ? Réponds ! Réfléchis bien. Réponds !

« Je sens distinctement des sueurs d'épouvante. Une rafale de mitraillette au ventre l'abat. Le sang ruisselle. Le mourant gémit. L'officier revient, jette un ordre et un soldat va achever la sinistre besogne. La cervelle jaillit () Deux jours, ce cadavre demeurera sous nos yeux, dans les mouches. »

*
* *'

Lors de mon passage sur la place, j'ignorais ce qui était arrivé à M. COMBET.

« Un otage de Chauvigny, M. Maurice COMBET, qui était prisonnier avec son fils âgé de seize ans, terrorisé en entendant le lieutenant dire qu'ils allaient être fusillés, s'enfuit à travers la place. On tira sur lui et il fut abattu d'une balle qui, entrée par le dos, lui fit éclater les intestins.

« A grand'peine on obtint qu'il fut transporté à l'hospice où il mourut le dimanche.

« Il avait voulu, dit-il, venir chercher sa femme pour qu'elle témoignât que son fils n'avait que seize ans et ne devait pas être fusillé (2). »

Toujours escorté de mes deux gardiens et poussant la charrette à bras, je reviens avec M. NAUD par la rue de Varenne et le champ de foire. En passant sur la place, je vois le corps du jeune PICOUAYS étendu sur

(1) C'est à ce moment-là que M. le Doyen et l'abbé P. Toulat, installés dans le clocher de l'église Notre-Dame et témoins du drame, craignant pour Chauvigny un sort semblable à celui du Vigeant et d'Oradour, font le vœu d'ériger une statue de la Sainte Vierge et de Saint Jean au pied du Calvaire si le maire et les otages ne sont pas fusillés et si la ville n'est pas brûlée.

(2) Rapport de M. le Doyen.

les marches de la mairie. Jusqu'où ira la fureur de ces brutes ?

Le Commandant m'avait demandé de trouver un peintre pour faire les inscriptions sur les croix et, à mon arrivée à Chauvigny, j'étais passé chez M. DEMAZEAU en lui demandant de préparer ce qu'il fallait. A notre retour, je passe chez lui et il nous accompagne, muni de pinceaux et de peinture.

Ayant chargé le cercueil et les croix sur un bateau en caoutchouc, nous traversons la Vienne. Je vais chercher une voiture à bras à l'abattoir et nous montons vers la Folie.

Arrivés en face la maison de M. RAT, je me sépare de MM. NAUD et DEMAZEAU et de mes gardiens. Sur les indications d'un sous-officier, je retourne chez M^{me} MANDON.

Je n'oublierai jamais son accueil empressé, ni le réconfort du verre d'eau sucrée qu'elle m'offrit.

Après vingt minutes d'attente, le capitaine qui, le matin, avait assisté à mon interrogatoire, vient me demander ce que j'avais fait. Je lui rends compte.

— Maintenant vous êtes libre, vous pouvez retourner chez vous.

— Je ne peux repartir ainsi, car vos soldats sont partout ; ils ne manqueront pas de m'arrêter à nouveau.

— Je vais vous donner un laissez-passer.

Il rentre dans la chambre. Mes idées s'entre-choquent.

Je sens cet homme bien disposé, je revois le cadavre de PICOUAYS sur la place ; les coups qui tombent sur

les otages, les menaces que m'a faites l'officier de brûler Chauvigny : il faut que je fasse quelque chose.

L'officier revient tenant un papier.

— Quel est votre nom ?

Il l'ajoute sur le papier.

— Pourrais-je vous parler, mon Capitaine ?

— Mais certainement.

— Au cours de mon interrogatoire de ce matin, j'ai senti que vous m'accordiez votre confiance. Je puis vous assurer que rien n'a été fait par la population de Chauvigny qui puisse vous causer préjudice. Le pont a été détruit par un groupe de maquisards arrivé la veille, mais vous pouvez penser que toute la population et moi-même nous avons été contre de tels actes. J'ai vu tout à l'heure sur la place de la mairie le cadavre d'un des otages. Il n'est pas possible pour un homme juste d'admettre de tels massacres.

— Oui. Malheureusement nous avons des brutes dans l'armée allemande. Je connais très bien la France et les Français, car je suis docteur en médecine de la Faculté de Montpellier...

— Je vous remercie de votre confiance ; je vous demanderai d'accepter ceci, en souvenir du maire de Chauvigny.

Et je lui tends une boussole que je portais sur moi. Mon espoir revient, car, en prenant l'objet, cet officier a les larmes aux yeux. Il me remercie et sort. Je ne l'ai pas revu, mais j'ai tout lieu de croire que son influence eut un heureux effet.

Nanti de mon laissez-passer, je descends vers l'abattoir pour traverser la rivière, mais le bateau est de l'autre côté. Après une longue attente en plein soleil, je

décide de m'en aller. Où ? Je n'en sais rien. Je pourrais aller à Jardres, où se trouve mon frère, mais, sur la route, j'estime que je n'en aurais pas la force, car la fatigue due aux émotions et aux efforts physiques commence à se faire sentir, et il y a près de trente heures que je n'ai rien absorbé, sauf deux verres d'eau.

Je vois M. BELLEFILLE dans son jardin et il me semble tout drôle de pouvoir parler à quelqu'un qui ne soit pas prisonnier. Il s'offre même à me cacher : mais ne suis-je pas en règle, avec mon laissez-passer ?

Je continue tout en songeant que je ne pourrai aller bien loin. Entendant des voix qui n'ont rien de guttural, je me dirige vers le silo où je suis accueilli par M. et M^{me} CAILLE. Après m'avoir rafraîchi, mes hôtes m'invitent à dîner ; M^{me} CAILLE me prépare même un lit.

Le dîner m'ayant redonné quelques forces, je juge préférable de rentrer à Chauvigny.

En arrivant sur la place, un soldat m'arrête. Je lui montre mon laissez-passer, mais il me dit d'attendre l'officier.

Sous les tilleuls, un groupe d'otages attend ; je fais les cent pas pendant vingt minutes. Il est 20 heures environ quand l'officier de la Gestapo arrive :

— Ah ! Monsieur le Maire, vous voilà !

— Le Capitaine m'a donné un laissez-passer.

— Le Capitaine ne connaît pas les Français comme je les connais. Vous êtes des menteurs, vous n'avez pas besoin de laissez-passer !

Et ce disant, lui, Oberleutnant, déchire le laissez-passer du capitaine.

— Vous saurez, Monsieur le Maire, que vous êtes prisonnier des Allemands. Attendez ici !

Se dirigeant vers le groupe qui est sur la place, il vérifie encore des cartes d'identité. Un jeune AUDOUX, se trouve parmi eux. Il lui ordonne de traverser la rue et de se mettre sur le trottoir en face. Celui-ci croit qu'il va subir le sort du jeune PICOUAYS et veut dire adieu à son père. L'officier l'en empêche et se répand en reproches à son égard.

Les souvenirs que j'ai de ce moment-là sont vagues. Par contre, M. LARMIGNAT précise dans son rapport :
« Entre 20 heures et 21 heures, altercation violente sur la place entre le maire et l'officier.

« — Tu es un menteur, Monsieur le Maire, le roi des menteurs... en est le thème essentiel. Désormais, M. TOULAT est considéré comme prisonnier. »

21 heures, l'officier me fait signe de le suivre, ainsi que le jeune AUDOUX. Nous nous dirigeons vers la Vienne. Et moi qui croyais qu'avec mon laissez-passer la tragédie allait se terminer !

Les bateaux en caoutchouc ont disparu ; il reste des bateaux de pêche, mais tous sont cadennassés. Je pars à la recherche d'un outil pour briser les attaches, suivi de l'officier, qui a peur que je m'évade.

Je peux libérer un des bateaux, et, conduisant mes geôliers, nous traversons la rivière.

Arrivé devant la maison de M. RAT, mon compagnon est emmené. L'officier me fait asseoir. Il se fait servir du café par... le jeune homme en cote bleue qui avait été interrogé devant moi le matin.

Après avoir bu et allumé une cigarette, il fait mettre le jeune homme à genoux à côté de lui et mon interrogatoire recommence.

— Lorsque je suis venu à Chauvigny, le 17, j'ai

vérifié avec vous l'identité des hommes réunis sur la place et vous m'avez dit les connaître tous.

— C'est vrai.

— Non, c'est faux, vous êtes un menteur, car ROCHER a dit à ses hommes : « Le Maire de Chauvigny a eu le courage de dire qu'il connaissait tout le monde, alors que ce n'était pas vrai, sans quoi il y aurait eu des hommes fusillés. »

Puis, se tournant vers le jeune homme :

— Est-ce vrai ?

— Oui, répond celui que, jusqu'à présent, je prenais pour un compagnon d'infortune.

J'essaie de placer quelques mots pour dire que je connaissais bien réellement tout le monde, mais l'officier me coupe :

— Non, ce n'est pas vrai, vous êtes un menteur. Je vous ai demandé également s'il y avait du maquis à Chauvigny et vous m'avez répondu que non ; or, au même moment, un groupe de maquisards était dans les vieux châteaux.

Comme je parais douter de cette affirmation, il se tourne vers le jeune homme et lui demande de parler, alors l'autre de répondre.

— Oui, au moment où vous étiez sur la place, nous étions dans les vieux châteaux pour observer ce qui se passait.

Un dégoût monte en moi. Quoi, trahi ? Maintenant il n'y a plus rien à espérer. L'interrogatoire se termine d'ailleurs par des invectives qui me laissent supposer que mon compte est bon.

L'officier me fait porter mon siège devant la porte du poulailler et je m'assieds devant la sentinelle.

Il fait nuit noire, l'officier a disparu.

Je reste là, je pense qu'on va me laisser passer la nuit dans ce fauteuil. Une ombre s'approche.

— Donne-moi ton fauteuil !

Je reste debout devant la porte.

— C'est toi, le Maire de Chauvigny ?

— Oui.

— Y a-t-il beaucoup de maquisards ?

Je ne répons pas car, au ton qui est le sien, je devine dans mon interlocuteur un subalterne prétentieux qui veut poser. D'ailleurs, il n'insiste pas et s'en va avec son fauteuil.

La sentinelle m'apporte un escabeau et je m'assoupis. Vers minuit, le soldat me fait entrer dans le poulailler.

Comme j'enjambe un corps étendu, quelqu'un se jette sur moi et, me serrant la main, me souffle à l'oreille : « Dénonciateur ! ». Je pense aussitôt au jeune homme en cote bleue.

Je m'installe sur mon escabeau. Il y a plusieurs personnes dans cet étroit local avec une couvée de poussins et la mère poule. Je parviens cependant à m'endormir, car il fait moins froid que dehors.

Je me réveille avant l'aube. Que va être cette journée ? Le petit jour est l'heure des exécutions : attendons ! (j'ai fait ce que j'ai pu, adviennne que pourra).

27 août.

Les premières lueurs du jour me permettent de voir. Notre prison est une buanderie de 1 mètre sur 2 m. 50. Dans un coin, une caisse qui sert à la poule et à ses poussins ; à l'opposé, une autre caisse où se trouvent des

outils. Nous sommes cinq. Je reconnais MM. OGIERMAN, AUDOUX et le jeune homme en cotte bleue. Nos deux autres compagnons sont un Parisien réfugié à Saint-Martin-la-Rivière (M. BERTHIER) et un employé de la S.N.C.F. (M. FORTIN), pris sur la route comme il allait de Poitiers au Blanc.

Nous sommes tous réveillés ; nous causons à voix basse.

Vers 7 heures, un soldat vient chercher le jeune homme en cotte bleue. M. OGIERMAN me dit qu'il a voulu, la veille, m'avertir de ne pas parler, de me tenir sur mes gardes : d'où ce mot de « Dénonciateur ! » qu'il m'avait soufflé.

Le soleil monte et commence à darder ses rayons. Nous avons le droit de sortir l'un après l'autre, mais accompagnés d'une sentinelle. Nous devons être gibier de choix, ou dangereux, car nos gardiens sont d'une vigilance extrême.

Dans la cour, devant nous, le jeune homme en cotte bleue a allumé du feu et, après avoir mis de l'eau à bouillir, s'occupe à plumer et à vider des poulets.

Vers 9 heures, notre sentinelle nous apporte une cuvette de thé. Nous la plaçons par terre au milieu de nous et à tour de rôle, car nous n'avons qu'une seule tasse, nous prenons notre petit déjeuner.

A 10 heures, nous entendons les jappements de l'officier de la Gestapo. Que va-t-il se passer ? Il apparaît dans la cour avec une main bandée qu'il découvre pour la tremper dans une cuvette. Un infirmier vient lui faire des massages. A-t-il eu un accident ? Non : une sentinelle nous dira par la suite qu'il s'est luxé la main en donnant des coups, la veille, aux otages. Lui-

même répondra, à la question que je lui poserai, que c'est son chien qui l'a mordu.

A 10 h. 30, un soldat vient me chercher. Je me trouve en face de la brute. La nuit cependant a dû être bonne, car il semble radouci ; il me parle avec plus de naturel, bien que ses yeux lancent encore des regards menaçants.

Il me demande si j'ai des cartes d'état-major de la région. Il faut que je lui en trouve, ainsi que du pain pour les hommes, de l'eau minérale et une laisse pour son chien. Sa demande est moins macabre que celle de la veille. Espérons.

Je pars vers 11 heures avec lui et un capitaine de la Gestapo, son chef.

En passant sur la place, nous voyons le cadavre encore étendu devant les marches de la mairie. Sur les indications de l'officier, je demande à la concierge de faire du café pour les otages qui ont passé la nuit sous les halles.

A la boulangerie municipale et chez M. ABRIOUX on va faire deux fournées, dont la première sera prête vers 16 heures. Nous allons à l'école reprendre une carte d'état-major que j'avais prêtée à M. MICHARDIÈRE. Celui-ci me passe également une carte Michelin que nous rafistolons, pendant que les deux officiers, très corrects, regardent des livres dans la bibliothèque.

Leur attitude est complètement changée et j'ai peine à reconnaître dans celui qui m'accompagne la brute déchainée de la veille.

La tournée se termine sur un assez maigre butin : deux cartes d'état-major (la mienne et celle de la gen-

darmerie), une carte Michelin, douze bouteilles d'eau minérale et une laisse achetée chez M. RIVIÈRE.

Nous revenons sur la rive gauche chez M. RAT. En me quittant, l'officier me recommande de ne pas oublier d'aller chercher le pain et l'eau minérale à l'heure convenue, et je rentre dans ma prison.

Notre sentinelle, qui a pitié de nous, nous ouvre la porte. Nous pouvons même faire deux ou trois pas au dehors. Mais le soleil est brûlant et le thé du matin, bien que suivi d'un peu de pain et de lard, n'a pas suffi à calmer notre faim.

En arrivant, je suis tout surpris de trouver un autre compagnon : Guy SAZOS, qui a été pris en revenant de Jardres.

Nous attendons, ignorant ce qu'on va faire de nous. Nos deux jeunes compagnons voient les choses au pire. Je les reconforte en leur disant que si nous avons dû être fusillés, ce serait fait. D'ailleurs, une de nos sentinelles, quand je lui fais part, avec des gestes, de cette crainte, se met à rire, et cela nous fait du bien.

Un soldat nous apporte un paquet de cigarettes. Je ne fume plus depuis plusieurs mois, mais la fumée trompe la faim et change les idées. Il fait très chaud.

L'officier vient me rappeler la corvée. Je pars donc accompagné de deux soldats et d'un jeune sous-officier en chemise Lacoste et casquette plate avec de beaux gants de fil blanc pour femme. Il se croit très chic.

Revenu à Chauvigny, je collecte les bouteilles d'eau minérale. L'eau de Vichy fait les délices des soldats, mais je me demande ce que dira l'officier quand il verra un déchet de moitié sur ce que j'avais trouvé le matin.

En revenant, nous passons chez M. GAUDIN, de la boulangerie municipale, qui a préparé ses pains sur une charrette à bras, et nous descendons vers la rivière. Monté sur le bateau, j'y installe les pains brûlants que me lance M. GAUDIN.

Je transborde mon chargement. Il me faudra deux traversées pour amener la fournée complète. Sur la rive gauche, j'ai trouvé une brouette pour installer mes pains ; accompagné de mon sous-officier à gants de femme qui porte le panier à bouteilles, je commence ma première étape. Arrivé au passage à niveau, il trouve son fardeau trop lourd et le pose sur ma brouette ; je crois que mes bras vont lâcher.

J'arrive tout en sueur chez M. RAT. Jamais je ne pourrai continuer pareil trafic : encore trois tours à faire ! Je demande un aide et Guy SAZOS m'accompagne. Plus habitué que moi, il tient le coup.

Nous sommes flanqués d'une sentinelle qui paraît avoir soixante-dix ans, mais qui aime bien le vin : à chaque passage, M. NIBAudeau nous prépare une bouteille bien fraîche et nous y faisons honneur.

La première fournée est arrivée à destination. L'officier me permet de distraire un pain pour nous et ce sera notre seule nourriture jusqu'au lendemain soir.

La seconde fournée sera prête à 18 heures et, en attendant, nous allons pouvoir souffler.

Pendant notre absence, un jeune homme a été amené et on est en train de le torturer, car, bien entendu, il est suspecté d'être maquisard. Nous l'apercevons au bout de la cour, le dos tourné vers nous.

Un bruit de moteur se fait entendre. Ce sont des avions. Les boches courent en tous sens, dans un affo-

lement complet. Plusieurs se précipitent dans notre buanderie. Assis sur une caisse, j'ai un soldat sur le dos. Le sous-officier à gants de femme fait déloger AUDOUX pour prendre sa place : il ne crâne plus, maintenant. Les avions sont bien pour nous : une bombe, deux bombes, c'est tout près. Le souffle nous caresse le visage. Je regarde ma montre : il est 17 h. 30. Pendant onze minutes, les avions vont passer et repasser en déchargeant leurs mitrailleuses. Des douilles tombent dans la cour. A chaque rafale, les boches se recroquevillent et leur peur, loin d'être communicative, nous remplit de joie.

C'est fini. Les avions sont partis, mais l'affolement demeure. Ce ne sont que cris et commandements. Des moteurs se mettent en marche. Nous sortons pour voir d'où vient une épaisse fumée noire que le vent pousse vers l'est : c'est un camion et une voiture qui brûlent en haut de la côte de Poitiers.

L'espoir augmente. Des voitures s'en vont. Je demande si je dois aller chercher la deuxième fournée de pain ; mais il n'en est plus question. Nous pensons que nous allons être libérés, d'autant plus que deux de nos compagnons, MM. OGIERMAN et BERTHIER, ont été emmenés. Nous sommes tellement convaincus de notre libération prochaine que nous ne prenons aucune disposition pour arranger notre prison en vue d'y passer une nouvelle nuit.

Le jeune homme arrêté l'après-midi nous rejoint, complètement défiguré. L'officier de la Gestapo l'a questionné en tirant des rafales de mitraillettes de chaque côté de ses jambes, puis il a fait venir un

colosse qui l'a frappé au visage. Le pauvre est dans un état lamentable. Je le réconforte de mon mieux.

La mère poule a ramené ses poussins dans la caisse. Nous espérons notre liberté. Mais, vers 23 heures, il nous faut renoncer à cet espoir, car la sentinelle vient fermer la porte. Etendus de notre mieux, nous nous endormons bientôt.

Dans la nuit, je suis réveillé par les hurlements de l'officier de la Gestapo. Je devine ce qui s'est passé. Notre sentinelle, qui a du sommeil en retard, a disposé un matelas devant notre porte et s'est endormie. L'officier en faisant une ronde vient de la déranger et le réveil est plutôt brutal.

28 août.

J'ai mieux dormi : on s'habitue vite à la dure. Chez les boches, l'atmosphère est au départ. Il nous reste du pain et, avec de l'eau, nous avons un petit déjeuner. Trois d'entre nous vont plumer et vidér des poulets pour le déjeuner de ces messieurs. L'un d'eux récupère un œuf dans les entrailles d'un des volatiles.

Nous assistons à la toilette des officiers. Depuis la veille, une jeune chèvre abandonnée s'est réfugiée dans la cour. Bonne petite chèvre : elle s'approche de nous sans crainte, mais elle se sauve quand les boches veulent la caresser. Elle se prend d'affection pour le chien de la Gestapo ; elle tourne autour de lui, se caresse à lui, se dresse sur ses pattes de derrière : on la dirait échappée d'un cirque et tous s'amusent de ses gambades.

Diversions à nos pensées : la déception de quelques-uns est grande et il faut les remonter.

Vers midi, notre sentinelle emplit notre cuvette du bouillon qui a fait cuire les poulets. La tasse circule et, avec un peu de pain, nous avons le « Grand » déjeuner.

L'atmosphère est cependant moins lourde. On sent les préparatifs de départ et on ne s'occupe pas de nous.

Notre sentinelle, un vieux qui a été très chic pour nous, devient nerveux et semble avoir des craintes de nous voir échapper : aussi vient-il fermer la porte. Il fait une chaleur étouffante. Je reste près de la fenêtre pour pouvoir respirer.

Quel va être notre sort ? Je suis un peu inquiet quand un soldat vient me chercher, vers 16 heures. Il m'emmène à l'officier de la Gestapo qui se trouve sur la terrasse. Il a les mêmes yeux que samedi. Que va-t-il se passer ?

— Vous avez à la mairie un dépôt pour les terroristes. Vous êtes un menteur, Monsieur le Maire ! Vous m'avez menti continuellement !

— Bien au contraire, j'ai essayé de faire de mon mieux tout ce que vous m'avez demandé et vous avez pu juger de ma bonne volonté.

— On a découvert un dépôt pour les terroristes à la mairie.

Je ne sais vraiment pas de quoi il veut parler. Je pense aux quelques vieux canons de fusils qui traînent dans le grenier.

— Les canons...

Il m'interrompt sans avoir entendu, je crois.

— Oui, vous avez des caisses remplies de casques et de masques à gaz.

Devant tant d'absurdité, j'ai envie de rire. Mais ce

n'est pas le moment et j'essaie de lui expliquer qu'il s'agit du matériel de défense passive. Il ne veut pas comprendre.

— Vous m'avez menti, Monsieur le Maire ! Je pars, mais vous restez notre prisonnier. Votre sort sera réglé ce soir.

Je reviens vers mes compagnons. « Il » part, c'est tout ce qu'on peut demander : car tout le mal fait à Chauvigny vient de cette brute, brute pourtant calmée les deux derniers jours. J'ai beaucoup réfléchi à ce brusque changement d'attitude : mais je n'aurais d'opinion certaine que si je revoyais le capitaine, médecin de la Faculté de Montpellier. En effet, je suppose que le lieutenant de la Gestapo, après mon interrogatoire du samedi soir, a dû aller rendre compte de sa mission à ses supérieurs : je l'ai vu se diriger vers la maison de M^{me} MANDON. Ces officiers ont-ils trouvé que ça suffisait ? Mieux disposés, ont-ils demandé plus de calme ? Ma boussole dans sa poche, le capitaine a-t-il été pour quelque chose dans ce changement ? Nous n'en saurons jamais rien : mais le fait est là qui a été observé par tous les otages.

Jusqu'au dernier moment, cependant, l'officier de la Gestapo aura voulu nous torturer moralement. « Votre sort sera réglé ce soir... » Oui, ce soir il sera parti et nous aussi peut-être.

Vers 17 heures, notre sentinelle vient nous ouvrir la porte. Ce soldat, complaisant jusque-là, est complètement changé : l'air renfrogné, comme s'il voulait se débarrasser de nous. Il nous emmène en file indienne dans la propriété de M. JAGER.

Des soldats se reposent sous les marronniers. Je vois

mes quatre croix en place... quatre boches de moins. Mais il y en a encore, et de bien vivants, car ils ripaillent avec ce qu'ils ont trouvé, et la cave était bonne chez M. JAGER.

Un jeune lieutenant de vingt-trois ou vingt-quatre ans donne des ordres. Un soldat m'apporte dans un casque une pile de portefeuilles et de cartes d'identité ; il y a celles de tous ceux qui ont été fusillés.

Demi-tour sous la garde d'une autre sentinelle, qui nous conduit à la gare dans une baraque en planches où nous retrouvons une cinquantaine de nos compatriotes. Quelle joie de se retrouver ! Ils ont des vivres et je partage le dîner du docteur CHARRENTON et de plusieurs autres.

Que s'est-il passé à Chauvigny depuis hier ? Le rapport de M. LARMIGNAT le précise.

« **Dimanche** : Réveil morose et froid pour ceux qui avaient dormi. Les sentinelles sont débonnaires. Elles permettent qu'on prenne de l'eau. Quelques femmes apportent à manger. L'ensemble des prisonniers est déprimé. Certains manifestent leur peur. D'autres font courir des bruits menaçants. Un brave homme s'écroule : « crise cardiaque ». Vers midi, les Hindous apparaissent, chacals de l'armée allemande. Ils viennent achever le pillage commencé par les Allemands. On voit passer des bicyclettes et encore des bicyclettes volées. Vers 16 heures, les avions anglais bombardent les véhicules garés route de Poitiers, deux camions et des maisons brûlent.

« **Lundi** : Réveil fort pénible. La patience est à bout. Et cependant nous avons eu la permission de recevoir

de la nourriture. Le pillage de la ville se poursuivra toute la matinée. Pourtant, vers 11 heures, certains symptômes de départ se précisent. Le début de l'après-midi passe encore sans que la libération ne s'annonce. Vers 16 heures et demie, un officier entre, procède à une nouvelle vérification des pièces d'identité, renvoie les plus vieux et dit : « Vous ne serez pas fusillés, nous vous emmenons de l'autre côté de la rivière comme couverture. »

« En rang par quatre jusqu'au pont du chemin de fer, en file indienne jusqu'à la maison JAGER. Là, nous assistons aux derniers préparatifs devant une propriété absolument mise à sac. En rang de nouveau, nous couvrons les camions jusqu'à la gare, le convoi devant prendre la route de Bonnes par le Breuil. On nous enferme dans une petite cabane où jadis on pesait la viande. Nous sommes là cinquante environ confiés à une garde de soldats russes. La porte est cadenassée. On cloue des barbelés aux lucarnes. Il est 18 h. 30 environ. A l'intérieur, une chaleur étouffante. On constate cependant que l'animation décroît autour de notre prison. Bientôt la porte s'ouvre et M. TOULAT, accompagné d'un prêtre, le vicaire de Chauvigny, nous rejoint, épuisé de fatigue, de privations et de soucis. »

Vers 20 heures, un soldat allemand me fait demander.

— Notre camion est en panne : pouvez-vous nous trouver un camion ou une camionnette à Chauvigny ? Si vous trouvez, vous serez libres.

— Tous ?

— Oui.

Je ne sais comment je vais leur donner satisfaction,

mais il faut faire l'impossible !... « Vous serez libres ! »

M. NAUD, qui m'avait aidé à la confection des croix, est là ; étant employé à la laiterie, il espère que nous y trouverons un camion.

Nous partons tous les deux chez M. JAGER. Le soldat, qui parle français, nous emmène à son officier et, avec deux autres hommes, nous traversons la Vienne.

L'interprète parle admirablement le français. Soldat de la Kriegsmarine il a fait naufrage à Rochefort. Il est pour Hitler : « Notre Führer fait sa guerre et il faut lui garder notre confiance ! » A part cela, il est sympathique.

Accompagné de quatre boches, je pense qu'aller à la laiterie est trop loin et j'ai peur que le maquis, venant en reconnaissance, ne leur fasse un mauvais parti. Chose bizarre, je ne crains plus les boches, mais le maquis, qui pourrait, ne connaissant pas la situation, causer l'irréparable. Je pense aux cinquante otages restés à la gare.

Sur les indications de M. NAUD, je décide donc d'aller à la Maison-Rouge, où il doit y avoir un camion.

En passant sur le champ de foire, les Allemands me permettent de m'arrêter chez moi et c'est l'interprète qui rassure ma femme, lui disant que je vais revenir tout à l'heure, mais qu'ils ont encore besoin de moi.

Nous montons à la Maison-Rouge et, de fait, nous y trouvons un camion.

Pendant que M. NAUD s'affaire autour du gazogène, je vais chercher un litre de lait chez M. Lebon et les Allemands l'absorbent aussitôt.

Les gaz sont faits, la côte va nous permettre de partir, ça va marcher. Certes, le voyage par Bonnes pour

revenir à la gare ne me dit rien, mais la liberté est au bout.

Nous descendons la côte : le moteur ne veut rien savoir et nous arrivons devant l'usine de La Varenne sans résultat. Tout le monde descend et nous poussons. Je fais arrêter le camion devant ma demeure, car, plus loin, sur le champ de foire, nous serions moins protégés d'une attaque que je sens possible.

M. NAUD nettoie le foyer et, pensant repartir, nous nous arrêtons devant la maison SUIRE. Je suggère que les bougies sont peut-être encrassées ou humides, mais il n'y a pas d'outils. Je frappe chez M. BRUGIER, puis chez M. DESHOULIÈRES : nous ne trouvons rien. Accompagné de ma femme et d'un vieux soldat, je vais à l'usine. En passant, je réveille M. LACOMBE pour lui demander une clé. Nous allons plus loin, à l'autre usine, où les recherches de la concierge sont également infructueuses. Nous allons revenir, quand une forte explosion retentit, suivie d'une rafale de mitrailleuse. Les éclats de la grenade retombent autour de nous. Que se passe-t-il ? Bien que la redoutant, je ne pense pas à une attaque. Je suppose que les Allemands, restés près du camion, ont dû entendre du bruit sur le champ de foire et qu'ils ont tiré pour faire peur. Il est 22 heures. Ma sentinelle me confie à l'oreille :

— Camarade capout, moi égal, moi pas pour Hitler, sale guerre. Moi communiste toujours, toi me faire prisonnier !

Et, se disant, il me tend son fusil, mais je ne saurais qu'en faire, et les cinquante Chauvinois sont encore de l'autre côté de la Vienne. Je l'envoie en reconnaissance : il ne revient pas. Que se passe-t-il ? Au

bout de cinq minutes, j'entends appeler : « Monsieur le Maire ! ». Je me dirige vers le camion sans appréhension. Je trouve mes trois boches restés là dans une profonde terreur.

— Nous avons été attaqués par les terroristes.

Il ne faut pas rester là, et je les fais entrer dans la cour de la maison SUIRE.

Conseil de guerre. C'est plutôt moi qui ai l'air de commander.

— Que voulez-vous faire ?

Palabre de l'interprète avec l'officier.

— Nous abandonnons le camion et il faut nous reconduire de l'autre côté.

Après échange de vues, nous décidons de passer par le pont du chemin de fer ; mais, auparavant, il faut s'assurer qu'il n'y a pas de danger. Je vais seul sur le champ de foire et je harangue la nuit.

— Ici, le maire de Chauvigny. S'il y a du maquis ici, qu'il s'en aille ! La vie de cinquante Chauvinois dépend de ce qui peut arriver aux Allemands qui sont avec moi.

Le silence est complet. Cependant, je recommence. Rien ne bouge. Je reviens vers les Allemands et je leur dis de me suivre. Je suis le premier de la file indienne. Nous allons vers le pont du chemin de fer par l'ancien tram et les jardins. Tous les cinquante mètres je crie :

— Ici, le maire Chauvigny. Ne tirez pas, cinquante otages sont retenus à la gare.

Lorsque le pont est traversé, je demande à l'interprète de marcher le premier : maintenant, ce sont les Allemands que nous rencontrerons et une sentinelle mal avisée pourrait faire erreur.

Nous arrivons dans le jardin de M. JAGER. Il y règne

un désordre indescriptible : hommes, chevaux, voitures, autos, camions. C'est une belle pagaïe.

L'interprète ne sait comment me remercier et me dit que je suis libre. Je lui demande d'aller retrouver ceux qui sont à la gare, mais il s'y oppose et me dit que c'est impossible, car la garde a été changée à 23 heures.

— Rentrez chez vous, me dit-il ; demain, au jour, vous pourrez y retourner.

Avec M. NAUD, nous reprenons le chemin de Chauvigny et je rentre chez moi, complètement épuisé. Je retrouve les miens inquiets et je leur fais le récit de mes aventures quand, vers 1 heure et demie, j'entends sonner.

Ce sont le vicaire de Chauvigny et trois otages étrangers à la ville, auxquels j'avais dit de venir chez moi s'ils étaient libérés.

Ma joie est complète : tous sont revenus.

Mes compagnons me racontent ce qui s'est passé depuis mon départ.

M. LARMIGNAT le rapporte en ces termes :

« Après le départ du maire avec le chef de poste, la porte s'ouvre encore et une étrange proposition nous est faite par le poste de garde des soldats, qui semblent ivres : ils nous laisseront évader et nous suivront... Tout cela paraît suspect et nous refusons. Alors le parlementaire repousse la porte brutalement. Des vociférations s'élèvent autour de la baraque dans la nuit maintenant tombée. Que vont-ils faire ? Ils ont l'air très en colère. Notre imagination travaille. Il suffirait de quelques grenades... Moments atroces. Le même parlementaire avait ajouté que bientôt des noirs arriveraient et que pour nous ce serait la mort. La lune s'était levée.

Le poste part en patrouille et le silence se fait... Il revient, les cris recommencent... Ils partent et l'on espère. Au passage à niveau, une colonne d'Hindous passe et nous retenons notre respiration. Cependant les heures se succèdent dans cette angoisse et voici minuit. Une demi-heure plus tard, la porte s'ouvre. Le chef de poste revient. Il dit :

« Vous partir à une heure, pas avant. Il n'y aurait pas sécurité pour vous. Après une heure nous tous partis. Vous sortirez alors par petits groupes et silencieusement. »

La porte se referme. Tout à coup, une série de détonations commencent. L'émotion nous étreint, à tort d'ailleurs. C'était un camion de munitions qui sautait chez M. JAGER, et quand, à une heure du matin, nous sortîmes, le feu faisait rage dans la propriété... »

Mardi 28.

、 L'Angélus sonne, Chauvigny revit.

Le cauchemar est passé, la libération approche.

Vive Chauvigny !



Prix : **60 fr.**

Cette brochure donne quittance d'une somme
de **5 fr.** destinée au Comité d'Entr'aide Sociale
de Chauvigny.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

